

LE PRÉCURSEUR

Mai-Juin 1967



La Vierge a porté la parole et elle l'a gardée en elle. La parole divine animait sa fécondité spirituelle. Nous aussi, par nos prières, nous pouvons participer à la fécondité de l'Esprit. La parole de la Vierge, la nôtre aussi, retombent dans un grand courant de prières qui encercle le monde et le réchauffe de la chaleur de Dieu.

Extrait de *L'Homme de chair devant Dieu*
par Henri Samson, M.D., Ph.D., S.J.

NOTRE COUVERTURE :

Type araucan.

Photo: Casa Loben, Santiago

Le Ministère des Postes à Ottawa a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication. Port payé à Montréal.

LE PRÉCURSEUR

2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal (26) Canada

Revue bimestrielle publiée par les Sœurs
Missionnaires de l'Immaculée-Conception
avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal.

NIHIL OBSTAT: M. l'abbé A. Cossette, p.m.é., 30 Décembre, 1966.

No 9
Mai - Juin 1967
Vol. XXIVe

SOMMAIRE

| | |
|---|-----|
| La femme du mois <i>Sr Gabrielle Ouimet, m.i.c.</i> | 338 |
| Cinéma et mission <i>Sr Gisèle Villemure, m.i.c.</i> | 340 |
| En fouillant l'histoire musicale japonaise <i>Sr Françoise-du-Carmel, m.i.c.</i> | 345 |
| Hobby apostolique <i>Sr Marie-Georges, m.i.c.</i> | 349 |
| Il m'attendait à Mexico <i>Sr Monique, Postulante</i> | 351 |
| Ma terre nouvelle <i>Sr Armandine Gauthier, m.i.c.</i> | 358 |
| Dans le jardin du monastère <i>Sr Laurette Goulet, m.i.c.</i> | 364 |
| Women's Club <i>Sr Céline Laurin, m.i.c.</i> | 369 |
| Au service des lépreux de Madagascar | 372 |
| La Centrale sucrière Dessalines <i>Jean Beaudouin</i> | 375 |
| La genèse d'un morceau de sucre <i>Sr Marie-Cécile, m.i.c.</i> | 378 |
| J'ai vu les Mornes d'Haïti <i>Raoul Lapointe, prêtre</i> | 384 |

| | | |
|--------------------|---------------|----------------|
| Abonnement: | Par an | \$ 1.50 |
| | 2 ans | \$ 2.50 |
| | 4 ans | \$ 5.00 |
| | A vie | \$30.00 |

Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier d'envoyer l'ancienne et la nouvelle.



LA FEMME DU MOIS

par Sœur Gabrielle Ouimet, m.i.c.

Ce titre d'une chronique féminine évoque en moi l'image de cette femme exceptionnelle du mois de mai: Marie. En cette période post-conciliaire, ne convient-il pas d'exalter celle que l'Eglise reconnaît comme la « Mère très aimante » ?

Dans l'Evangile, admettons-le, les textes sur la Vierge sont sobres. Tout le contraire d'une presse à grands fracas. Et pourtant, quel contraste entre l'effacement de sa vie terrestre et la place unique et croissante qu'occupe cette femme incomparable dans la conscience de l'Eglise!

Paul VI, le 4 décembre 1963, affirmait qu'on retrouve « Marie en la place, de loin la plus excellente, qui est propre à la Mère de Dieu, dans l'Eglise... la place, disons-nous, la plus haute après le Christ, et de nous la plus proche... »

Toutefois, durant le Concile les interventions occasionnelles des Pères portant sur le texte marial laissaient voir la divergence de leurs orientations et les appréhensions qu'elles soulevaient. A un moment donné, ils découvrirent à regret que la Vierge « faisait problème ». Rien à craindre, cependant. Il s'agissait non pas de minimiser le culte de la Vierge mais au contraire de présenter une mariologie conforme à tous les mouvements de rénovation dogmatique et spirituelle de notre temps.

Il suffit de lire le discours de Paul VI lors de la promulgation de la Constitution *Lumen Gentium* pour bien établir les rapports entre Marie et le Christ, Marie et l'Eglise. « C'est, en effet, la première fois, disait-il, qu'un Concile œcuménique présente une synthèse si vaste de la doctrine catholique sur la place que Marie très Sainte occupe dans le mystère du Christ et de l'Eglise. »

En définissant la position de la Mère de Dieu dans le mystère ecclésial, le Concile fait mieux comprendre le rôle de la femme dans l'Eglise. Ce que Marie a réalisé d'une manière exceptionnelle à l'instant de l'Incarnation, chaque chrétienne n'est-elle pas appelée à le faire d'une manière habituelle dans la vie de l'Eglise ? En la Vierge, elle saisit sa propre destinée et sa grandeur, car, dit le Père J. Galot, S.J., dans *La Vierge Marie dans l'Eglise*, « Il me semble bien qu'en Marie, Dieu a proclamé une charte des droits de la femme. Le jour où un messager divin s'est incliné devant la jeune fille de Nazareth pour solliciter son concours à l'Incarnation, ce jour-là, dans l'ombre d'une maison de Galilée, la femme a été définitivement anoblie. »

Dévotion mariale: Sentimentalité? Exagération? Sûrement pas, puisque l'Eglise conciliaire a décerné à la femme par excellence le rôle de « Mère de l'Eglise »!

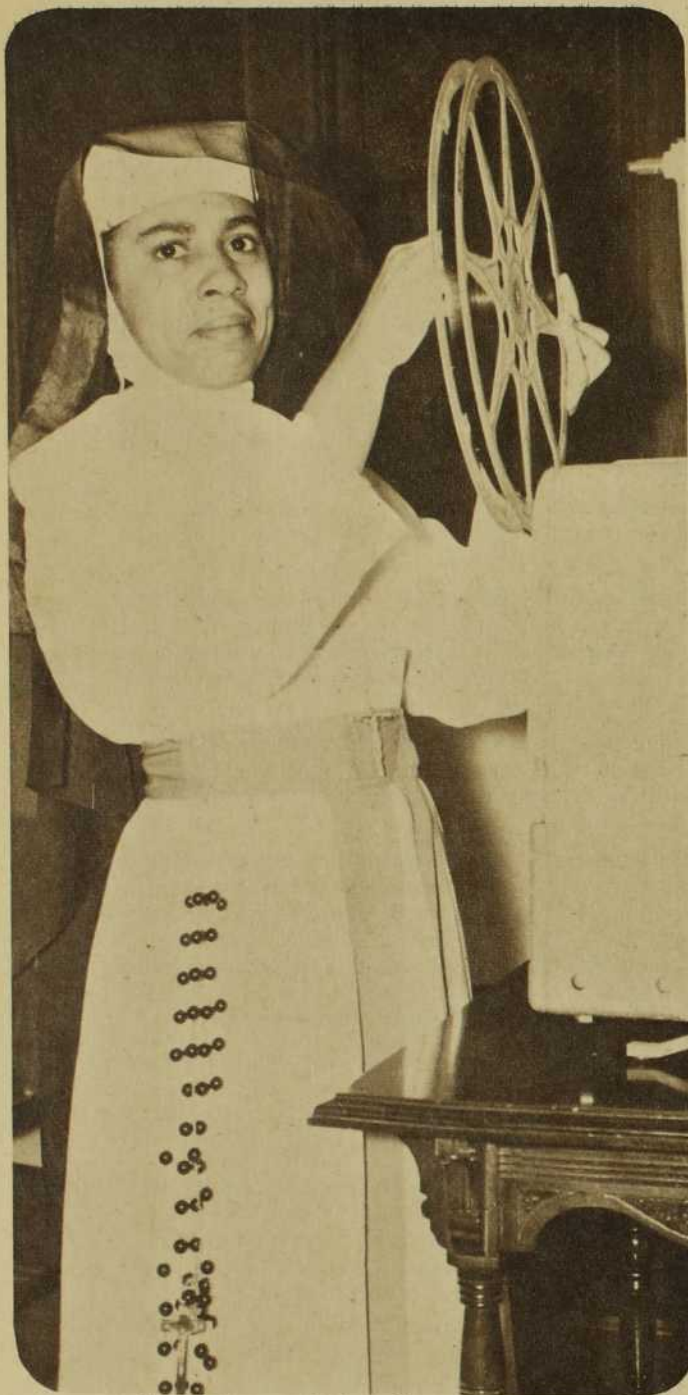
Quelle femme sur la « Terre des hommes » a mérité titre plus honorable? Quelle femme a été aussi mère que la Vierge Mère?

Lumen Gentium affirme la pleine conscience prise par l'Eglise de la maternité spirituelle de Marie, qui se penche sur l'humanité comme une mère sur son enfant. Le texte conciliaire revient souvent sur son rôle dans l'histoire du salut et sur sa fonction propre dans ce plan en union avec son Fils Rédempteur. Tout l'être naturel de la Vierge était orienté non vers la génération d'un homme, mais vers la génération du Verbe fait Homme. Ainsi la maternité de Marie devint-elle principe de sa maternité à l'égard des hommes.

Mère du Dieu fait Homme, Marie est aussi Mère de tout ce qui est du Christ, c'est-à-dire des membres de son Corps mystique. On voit la quasi impossibilité d'isoler ce terme « Mère du Christ » de « Mère de l'Eglise ».

Puisque Marie est Mère de l'Eglise, notre Mère, nous sommes appelés à lui vouer un amour filial et à la vénérer « comme une mère très aimante ».

Le mois de Marie! La Femme du mois! Mai lui est consacré. Elle est la gloire de mai. Heureuse celle qui, contemplant cette femme extraordinaire du mois de mai, y découvrirait, comme dans un miroir, le vrai visage de sa vie de femme.



Le cinéma participe d'une façon active à l'œuvre apostolique.

« Les arts et la culture au service de la foi ». Cette formule choisie par Paul VI pour l'intention missionnaire du mois de mai est aussi riche qu'étendue. De tous les moyens culturels, le 7e art, l'art de l'écran occupe une place de choix. Voyons donc l'apport du cinéma au service de la foi, car personne n'ignore l'importance du film dans la vie morale des peuples. Daniel-Rops disait : « La salle obscure a plus d'importance pour les destinées d'un pays que la cabine de vote ».

CINÉMA

Cinéma : mot magique qui transporte dans le monde imaginaire et irréel aussi bien que dans la vie concrète. Cinéma : mot puissant qui saisit l'intelligence par les sens. Cinéma : mot lourd de responsabilités.

Parmi les techniques de diffusion, le film occupe un des premiers rangs parce qu'il synthétise les autres modes d'expression : art, musique, littérature. Qu'il soit visionné sur un écran de télévision ou dans une salle appelée « cinéma », le film accomplit toujours une mission. Quelle est-elle ? A-t-il un rôle à jouer dans un pays sous-développé ? Ces points importants demeureront en zone lumineuse, tandis que les divers mouvements de la caméra essayeront d'approfondir le mystérieux langage cinématographique.

La mission du cinéma

Forme d'expression privilégiée et universelle, le 7e art possède un pouvoir immense de répercussions intellectuelles, morales et sociales. Dans un langage qui lui est propre, chaque film transmet un message et accomplit une mission particulière : répondre aux aspirations des spectateurs et refléter la vérité et la beauté. L'image renferme une force pénétrante qui oriente l'esprit du spectateur vers le bien ou vers le mal : d'où la grande responsabilité



ET MISSION

du cinéma. Pour remplir son rôle, le film doit comprendre et respecter l'homme tout en répondant à ses désirs. Que vient chercher le grand public au cinéma? L'oubli, l'évasion, la détente, la distraction, la culture. Pour satisfaire l'auditoire, le film doit donc être adapté aux spectateurs: enfants, adolescents, adultes. Son langage particulier exige une éducation spécifique. L'étude objective et analytique d'une œuvre prévient, en effet, le danger de faire du cinéma un mythe ou simplement le miroir de la vie sentimentale. Comme le metteur en scène dirige sur le « plateau » le jeu des acteurs, choisit les éclairages et les angles de prises de vue afin d'obtenir le meilleur résultat, ainsi le spectateur sérieux essayera de découvrir le message particulier qui lui est destiné dans l'action, la couleur, les images, les paroles et les sons que renferme chaque séquence passant devant lui. C'est, il semble, une forme d'apostolat que d'aider le public à saisir le monde étrange du cinéma et d'orienter l'imagination fertile des jeunes surtout.

Le cinéma en mission

En pays sous-développés comme sous tous les cieux, la production mondiale du film sert à nourrir les affamés de rêve et à satisfaire la curiosité insouviée des autochtones. Avec des yeux neufs, ils admirent les merveilles de l'écran qu'ils veulent in-

tégrer dans leur vie quotidienne, ce qui invite à la réflexion. Quelle est la cote morale du cinéma contemporain? Porte-t-il toujours en terres de missions un message humain et chrétien? Réponse angoissante... Et pourtant le film peut être un instrument précieux dans les mains des missionnaires. Les différents genres cinématographiques: dramatique, psychologique, historique, social, documentaire, pédagogique, forment un véritable long métrage où chacun puise les séquences utiles à son travail d'évangélisation.

En évaluant d'un œil lucide l'apport du 7^e art aux pays en voie de développement, on découvre que le cinéma chrétien comble une lacune et participe d'une façon active à l'œuvre apostolique.

La revue internationale « Le Christ au monde » (no 5, 1965, p. 419) rapporte une expérience d'apostolat, fort intéressante, par les moyens audio-visuels. Voici en substance la méthode catéchétique adoptée par l'abbé Susainatham en Inde.

Pour amorcer son cours de catéchisme, il emploie une musique entraînante enregistrée sur un magnétophone. Attirée par la mélodie, une foule variée: hindous, chrétiens, catholiques, composée d'adultes et d'enfants, s'assemble sur la place de l'église. La projection d'un film amusant se place au début de la soirée éducative. La représentation se continue

par un film fixe religieux, vie de Jésus par exemple, que le curé accompagne de commentaires appropriés et bien préparés. Ces images gravent l'enseignement religieux dans l'esprit des spectateurs. Lentement les vérités de la foi passent de l'esprit au cœur. Ainsi, liturgie, sacrements, scènes bibliques et évangéliques deviennent sujets de catéchèse et produisent sinon un retournement du moins un renouvellement. Le missionnaire considère ces rencontres comme une seconde chaire aussi efficace que l'homélie dominicale parce qu'elle a l'avantage sur celle-ci de susciter une discussion enrichissante. L'abbé Susainatham a la conviction que l'instruction religieuse par les moyens audio-visuels constitue une des meilleures méthodes d'apostolat. Ces réunions cinématographiques permettent aux chrétiens d'approfondir tel aspect de leur foi et aux incroyants d'étudier la doctrine de l'Eglise. C'est un exemple glané entre mille. Les missionnaires sont unanimes à louer la fonction efficace du film chrétien pour l'évangélisation et les loisirs.

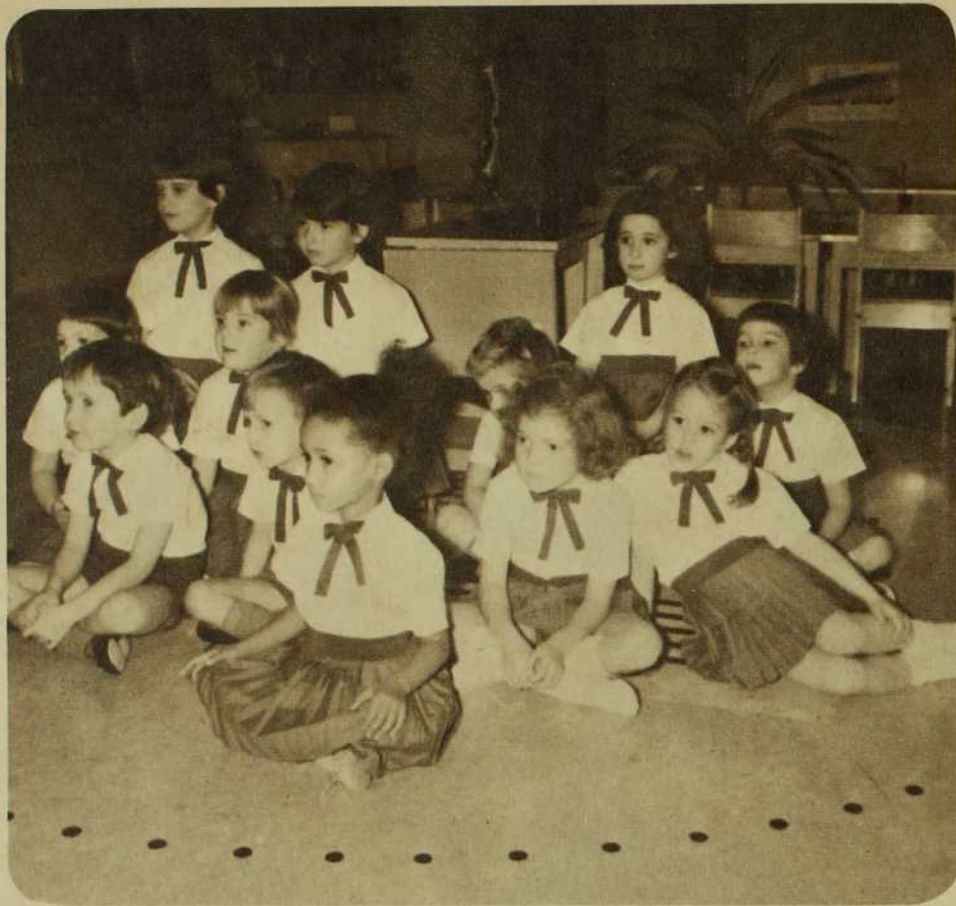


Le film, qu'il soit visionné sur un écran de télévision ou dans un cinéma, accomplit toujours une mission.





Photo Ministère des Affaires Etrangères, Japon



Le plus naïf, le meilleur public!

Lien d'amour fraternel

On le voit, aux antipodes comme « chez nous », les techniques modernes sont au service de la foi. Mais, parce que l'image capte l'esprit avec une vigueur et une efficacité extraordinaires, le cinéma exige une préparation adéquate.

Le film a évolué depuis quelques années au niveau culturel comme sur le plan technique. La masse n'a qu'à choisir dans cette pléiade de genres cinématographiques. Tenir l'équilibre devant ce miroitement d'aventures fabuleuses qui brodent sur divers thèmes, quel problème délicat!

Pie XII dans son encyclique « *Miranda Prosus* » (12 sept. 1957) remarque qu'il est « nécessaire et urgent de veiller à ce que les progrès de l'art, de la

science et de la technique, véritables dons de Dieu soient ordonnés à la gloire divine, au salut des âmes et servent à l'extension du règne de Jésus-Christ sur la terre afin que nous puissions tous demander, comme l'Eglise nous enseigne, la grâce d'utiliser les biens temporels de façon à ne pas perdre les biens éternels ».

Si le cinéma reflète la beauté et la vérité, il crée entre les pays un lien d'amour fraternel et accomplit son rôle. Oui, l'art peut être missionnaire, et le cinéma, révélateur des mondes inconnus, peut revendiquer le privilège d'ouvrir les sentiers de la foi.

Cinéma: mot magique! Cinéma: mot puissant!
Cinéma: mot lourd de responsabilités!

Sœur Gisèle Villemure, m.i.c.

EN FOUILLANT L'HISTOIRE MUSICALE JAPONAISE

...j'ai découvert que la musique de l'Est et celle de l'Ouest se sont donné la main au Japon. Les œuvres orchestrales européennes font partie de la vie musicale japonaise aussi bien que sa musique traditionnelle de *shamisen*, de flûte ou de *koto*.

Musique traditionnelle

L'histoire de la musique au Japon reçoit une merveilleuse impulsion au cours de la période de Heian (794-1192). Tous les genres de musique orientale des deux siècles précédents s'unifient et acquièrent des caractéristiques typiquement japonaises. De multiples courants existent dans cette musique traditionnelle et sont parvenus bien vivants jusqu'à nous. En effet, une des plus anciennes formes musicales, la musique de cour *gagaku*, est encore interprétée au



Orchestre de l'école Saint-François-Xavier de Koriyama.

Palais Impérial et dans certains temples shinto. Le Japon a su conserver des formes musicales, chorégraphiques et théâtrales anciennes d'un intérêt profond.

Les arts théâtraux se sont épanouis avec vigueur à la fin du XIIe siècle, plus particulièrement durant

la période Kamakura (1192-1333). La fin du XIVe siècle a vu naître l'art dramatique du *Noh*, qui constitue réellement le chaînon intermédiaire entre la danse primitive et le théâtre. L'orchestre du *nohgaku* composé d'une flûte et de trois tambours accompagne une partie chantée, sur un fond de chœur plus doux

S. Fujimatsu
joue du "koto".



et bien rythmé évoluant dans un registre grave. Les enregistrements réalisés donnent une faible idée de la grandeur du *Noh*.

Les instruments

C'est une curieuse histoire que celle des instruments de musique japonais. Ils sont venus de loin, par les guerres, les invasions ou les routes commerciales. A l'époque Momoyama (1573-1600), les mélomanes japonais ont transformé et perfectionné les instruments reçus de pays voisins.

La flûte primitive de bambou se modifie tandis que la vieille cithare de cour se transforme en *koto* et que le *shamisen* devient l'instrument national.

Ces instruments se popularisent à l'ère Edo (1600-1867), mais par des voies différentes.

Les moines vagabonds préfèrent la flûte. Le *koto* fabriqué d'une longue planche de résonance légèrement bombée sur laquelle sont tendues treize cordes en soie tressées, enduites de cire, devient le favori de la noblesse mais pénètre graduellement dans la bourgeoisie. Gracieux, le *shamisen*, sorte de guitare à manche élancé, composé de trois cordes soutenues par de grandes chevilles, accompagne les chants

Le piano importé au Japon en 1880.



KIMIGAYO

L'hymne national du Japon

$\text{♩} = 69$

p *mf*

Ki-mi ga — yo — wa, Chi-yo ni — Ya-chi-yo ni

p *mf*

Sa-za-re - i-shi no, I-wa-o to na - ri te

f *mf*

Ko-ke no mu - su — ma - - de



Que votre règne heureux dure dix millions
d'années
Jusqu'à ce que les pierres unies par les ans
Deviennent d'imposants rochers aux flancs
Vénérables recouverts de mousse.

Photo Ministère des Affaires Etrangères, Japon

narratifs. Le plus ancien des instruments nippons demeure en vogue dans les milieux populaires.

A cette époque, la flûte, le *koto* et le *shamisen* formaient fréquemment « trio ».

Musique occidentale

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, avec la restauration de l'empereur Meiji (1868-1912), la musique occidentale se développe parallèlement à la musique traditionnelle et ne tarde pas à conquérir le cœur des Japonais.

En 1880, Luther Whiting Mason, musicien américain, se rend au Japon dans le but d'y établir une académie de musique. Quelques professeurs issus des meilleurs conservatoires de France et d'Allemagne l'accompagnent. L. W. Mason importe au Japon, cargaison audacieuse à l'époque, une douzaine de pianos, instruments encore inconnus du peuple; il réalise enfin son projet: la création de l'Université des arts de Tokyo.

Et depuis, dans l'archipel, musique occidentale et musique traditionnelle trouvent leur point de rencontre et se fondent en une harmonie unique.

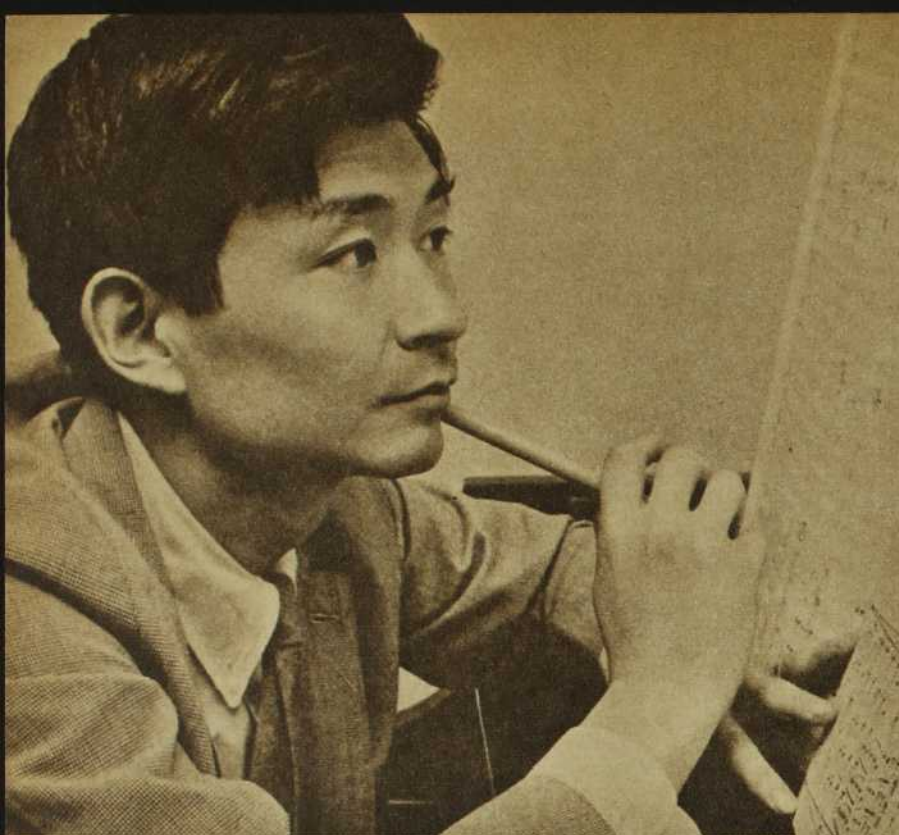


Photo The Word

M. Seizi Ozawa, émule japonais de Toscanini, directeur de l'Orchestre symphonique de Toronto.

Aujourd'hui, les étudiants japonais ont le privilège d'apprendre: solfège, harmonie, contre-point, fugue, composition et technique des instruments occidentaux. Au Japon, l'éducation ne se conçoit pas sans musique. Dès la maternelle, les bambins s'initient à cet art par des chants, des pantomimes, des jeux et même des orchestres rythmiques. Des périodes régulières sont prévues au primaire pour l'enseignement musical. Des manuels attrayants facilitent la tâche du professeur; différentes images symbolisent la notation: étoiles, fleurs, insectes. Graduellement l'enfant assimile l'art musical et en découvre bientôt toute la beauté.

A l'école Saint-François-Xavier de Koriyama, 109 élèves sur 370 étudient le piano.

Musique contemporaine

Tokyo, capitale dynamique de l'Extrême-Orient, possède cinq orchestres symphoniques. Des foules enthousiastes se précipitent à Tokyo comme en province pour entendre les artistes tant étrangers que japonais. Koriyama, surnommée «Vienne du Nord» à cause de ses activités musicales variées, a aussi son orchestre symphonique dirigé par M. Torii.

Nombre de jeunes, sensibilisés de plus en plus à la musique, poursuivent leurs études musicales dans des écoles spécialisées.

Deux collèges catholiques dispensent l'enseignement musical: le collège Akenohoshi d'Aomori, fondé

par les Sœurs de l'Assomption de Nicolet, et le collège Reine Elisabeth de Hiroshima, fondé par le R. P. E. Gossens, S.J.

Le Japon a produit des virtuoses dont la sensibilité et la souplesse inégalables font la conquête du monde entier. Personne n'ignore la renommée internationale d'un Seiji Ozawa, directeur de l'orchestre symphonique de Toronto. De même, qui ne connaît Toru Takemitsu, compositeur, Hiroko Nakamura, pianiste, Koko Kubo et Tokayoshi Wanamie violonistes? Et ce ne sont que quelques-uns des artistes japonais acclamés à travers le monde.

Les touristes qui visitent le Japon sont souvent étonnés de constater que seule la musique occidentale avec notation internationale est enseignée dans les écoles. En effet, les personnes qui désirent s'initier aux instruments traditionnels doivent s'adresser à des professeurs privés. Cependant, le Japon a toujours voulu préserver les formes anciennes, car elles sont précieuses pour elles-mêmes et pour l'histoire de l'art. Il a réussi à conserver une musique typiquement locale en associant la technique des thèmes japonais à celle des thèmes occidentaux. Ce pays apporte donc à la littérature musicale une contribution unique en son genre: de la musique contemporaine profondément enracinée dans sa propre tradition.

Sœur Françoise-du-Carmel, m.i.c.

JAPON



“HOBBY” APOSTO LIQUE

Entre mes heures de service social, j'ai le plus apostolique des *hobbies*: je donne des cours privés de langue. Pour faciliter leurs recherches scientifiques et leurs relations avec les occidentaux, les Japonais d'aujourd'hui ne craignent pas d'affronter les difficultés de l'apprentissage d'une langue européenne. Quel moyen d'approche prometteur pour un professeur catholique!

Un missionnaire nous disait récemment dans une conférence: « Ce moyen, qui n'aurait pas sa raison d'être dans tel ou tel de nos pays voisins, garde ici, au Japon, toute sa valeur parce que ces matières profanes créent un débouché

sur une avenue insoupçonnée: le dialogue sur la religion chrétienne.»

Non seulement la classe bourgeoise bénéficie de ces cours spéciaux, mais les moins privilégiés matériellement jouissent souvent des mêmes avantages. A Tokyo, capitale intellectuelle de la nation, les étudiants en langues française et anglaise se comptent par milliers. Le désir sincère d'apprendre encourage ces jeunes et ces moins jeunes devant les difficultés inhérentes à l'étude de tout nouveau langage. Sans m'entourer d'un halo magique, je puis avouer que je n'ai pas besoin de courage, parce que mon rôle d'éducatrice me fait pressentir le surcroît de richesses

que j'apporte à mon élève, et je sais, comme le disait Pascal, qu'«on se forme l'esprit et le sentiment par les conversations ». En outre, je suis convaincue que c'est avec l'homme tout entier, avec sa culture, son éducation, sa sensibilité et son âme, que je dois établir des relations personnelles d'abord. Le secret du succès réside dans le tact, la délicatesse et la compréhension. Mais le Japonais simplifie cette tâche car il est sensibilisé au BEAU, au BIEN, au VRAI. Pour parvenir donc au double but proposé: l'évangélisation et l'enseignement des langues, il ne me reste qu'à orienter le cours. Il me faut être attentive à la minute qui passe pour saisir le mot clé... Ainsi l'autre jour regardant des photos du noviciat avec quatre élèves, j'ai eu la surprise d'entendre l'une d'elles me dire en désignant une novice: « tamago ». *Tamago* signifie un œuf. Littéralement quelque chose qui n'est pas fini. En japonais, c'est la forme consacrée qu'on emploie pour exprimer qu'une personne n'est pas arrivée à sa pleine maturité. Cette élève avait donc saisi que le noviciat n'était que le commencement de la vie religieuse.

Des surprises de toutes sortes m'attendent. Michiko San me demandait hier: « Ma sœur, voulez-vous m'enseigner un chant du Père Cocognac? » Comment lui refuser cette détente? Nous avons chanté ensemble:

Le Seigneur est avec moi
Depuis le jour où il m'a dit:
« Viens donc »;
Le Seigneur est avec moi;
Il tient ma main et j'ai sa foi.

C'est long de vivre ici;
Je voudrais voir le Christ,
Et pourtant j'attendrai sa
volonté.

Et Michiko San est partie heureuse, fredonnant: « Le Seigneur



Le Japonais est sensibilisé au beau, au bien, au vrai.

est avec moi ». Songeuse, je la regardais s'en aller. Quel mystère que ce choix de prédilection de la part de Dieu, quel abîme pour la raison humaine! Qu'est-ce que la foi? Qu'est-ce que la vie? Où mène-t-elle? Donner un sens à sa vie... oui, il nous faut, nous, missionnaires donner un sens à leur vie...

J'en étais à ces réflexions quand arriva une autre élève, professeure d'espagnol à l'université. Chaque semaine, comme exercice d'élocution, elle me raconte, en français, une histoire toujours fantastique, inspirée sans doute de « ces mythes antiques que l'on trouve, selon Rilke, au début de l'histoire de tous les peuples, les mythes de ces dragons qui, à la minute suprême, se changent en princesses... » Cette fois-ci, ce n'est pas une légende de dragons mais de femmes métamorphosées en oiseaux ou en chats par la fée, selon les caprices de l'heure. Les baguettes magiques transforment les événements malheureux en bonheur sans fin.

Merveilleux, fascinant, n'est-ce pas? Sujet qui introduit au cœur même d'un problème toujours actuel: le sens de la vie humaine: pourquoi naître, pourquoi vivre, pourquoi souffrir, pourquoi, pourquoi, toujours pourquoi?

Cloisons étanches entre nous, que tous les doctorats possibles en Sciences religieuses ne peuvent, hélas! abattre, sans le secours de l'Esprit. Mais ce souffle de l'Esprit s'introduit imperceptiblement au cœur de l'homme; Lui seul fait briller la lumière, la clarté du vrai, de l'éternellement vrai. J'ai cependant l'espérance que la prière fraternelle de mes amis facilitera à mes catéchisés la recherche de ce « Quelqu'un » indispensable à toute vie, et que les contacts occasionnés par les cours privés de langue leur inspireront la nostalgie du Seigneur.

Sœur Marie-Georges, m.i.c.

IL M'ATTENDAIT A MEXICO

par Sœur Monique, postulante

Vous aimez sans doute le gogo car vous êtes dans le vent, mais connaissez-vous les danses folkloriques mexicaines? Ces danses, expression de toute la vie d'un peuple, croyez-le ou non, ces danses folkloriques ont été pour moi la lumière du chemin...

Quelle ambiguïté que ces lignes, n'est-ce pas? Et pourtant, je dois mon bonheur d'aujourd'hui au folklore. *Grosso modo* voici: la passion de la danse m'a ouvert la voie du Mexique et le Mexique m'a conduite au noviciat; itinéraire fascinant: Montréal, Mexico, Pont-Viau.

L'histoire commence avec mon adhésion à un groupe spécialisé en danses folkloriques mexicaines

« Los Torbellinos », de Montréal. Pendant trois ans j'ai communiqué intensément à la vie du peuple mexicain en étudiant leurs mœurs et leurs coutumes. La gaieté et la simplicité de ces gens non seulement me plaisaient mais m'attiraient, si bien que le Mexique devint pour moi comme une seconde patrie. Je me sentais presque aussi mexicaine que canadienne, et j'exécutais avec enthousiasme leurs danses de folklore.

Un jour, une de mes compagnes me parla de la Conférence Inter-Américaine des Projets d'été pour étudiants, laquelle étend son champ d'action à travers le Canada et les Etats-Unis. Ce groupement envoie au Mexique, chaque été, plusieurs jeunes gens et jeunes filles pour y travailler bénévolement.

Quand Monique s'en
va-t-au Mexique.





Fascinante l'histoire mexicaine! J'ai communiqué intimement à la vie de son peuple en étudiant ces civilisations antiques.



J'ai applaudi le
" Ballet Folklori-
que de Mexico ".



Inutile de dire que le projet d'explorer cette terre ensoleillée ne me laissa pas insensible. Avec quelques professeurs et une cinquantaine de garçons et de filles de différents collèges de Montréal, j'ai suivi plusieurs cours pendant une année, afin de me préparer à ce départ: langue espagnole, premiers soins, dynamique de groupes, histoire mexicaine, etc. L'organisation d'une telle entreprise entraîne inévitablement des dépenses. Pour les envisager, nous avons vendu des tablettes de chocolat, organisé des parties de cartes, exécuté des danses folkloriques, rien ne nous rebutait. Nous avions l'audace et la hardiesse de Cortès s'emparant de Mexico. Après un an d'étude courageuse et de travail acharné, nous étions prêts à partir.

Et l'aube du 23 juin 1965 se leva radieuse; nous, les quinze privilégiés, prenions la route... La distance Montréal-Toronto fut vite franchie en train. Mais l'autobus prit quatre jours et quatre nuits pour accomplir Toronto-Mexico. Ce long trajet a créé entre nous un lien plus étroit de fraternité. Nous formions à la vérité une « communauté » de vie qui s'épanouit en chaude amitié.

Enfin, Mexico de mes rêves! Ville comme les autres, sillonnée par les autos et les autobus. Capitale merveilleuse où se mêlent les exotismes de toutes les époques et de tous les lieux. Mexico, ville mythique où le paradoxe est constant. Les plus misérables masures s'agglutinent autour des édifices magnifiques. Ce contraste frappant qui existe entre richesse et pauvreté, habitations modernes et taudis sordides, m'a beaucoup impressionnée. Il n'existe pas de milieu au Mexique: ou l'on est riche, ou l'on est pauvre.

Nous sommes demeurés une semaine à Mexico, mais il nous en aurait fallu trois. Visites de la cité universitaire, du musée d'anthropologie, des consulats et de la Place des Arts où nous avons applaudi « le Ballet Folklorique de Mexico ». Sept jours d'enchantement! Enfin, j'étais au Mexique. Ces premiers contacts avec ce peuple mystérieux me révélèrent vite, hélas! mon ignorance. J'en avais une connaissance livresque. J'avais quitté Montréal avec toute la suffisance et le snobisme de mes vingt ans. Je croyais apporter « quelque chose » au Mexique. Quelle illusion! Dès cette première semaine j'ai senti qu'au contraire j'avais beaucoup à apprendre d'eux, et le soir, sous les étoiles, je réfléchissais: pourquoi suis-je venue au Mexique? Aventure? Voyage? Don véritable? Quelqu'un m'attendait à Mexico...

Au huitième jour, le groupe des quinze s'écartelait. Avec un étudiant de l'université d'Ottawa, je partais pour le village qui nous avait été assigné. Nous allions rejoindre quatre compatriotes de l'Ontario, un prêtre, deux séminaristes et une jeune fille.

Partis de Mexico vers 9 h. p.m., nous étions à Jacala vers 6 h. le lendemain matin. De là, une jeep devait nous conduire à notre village: San Nicholas. Point de jeep. Nous n'avions pas d'autre alternative que de marcher. Jacala-San Nicholas: deux longues heures dans la nature sauvage et parfumée.

San Nicholas nous accueillit avec une joie débordante. On nous présenta la Sénora chez qui nous devions demeurer, puis ce fut la visite du village. Mais peut-on appeler village une vingtaine de maisons qui ceinturent un point d'eau?



La visite des "casas" de San Nicholas me donnait beaucoup de joie.

Jour de lessive. Point de lessiveuse, d'électricité, d'eau courante, mais, qu'importe!





La "place" où le village se réunit pour chanter et danser.

Quel bonheur pour ces Mexicains de nous recevoir dans leur *casa* exigüe! Les chaises et les lits sont un luxe; l'électricité et l'eau courante inconnues.

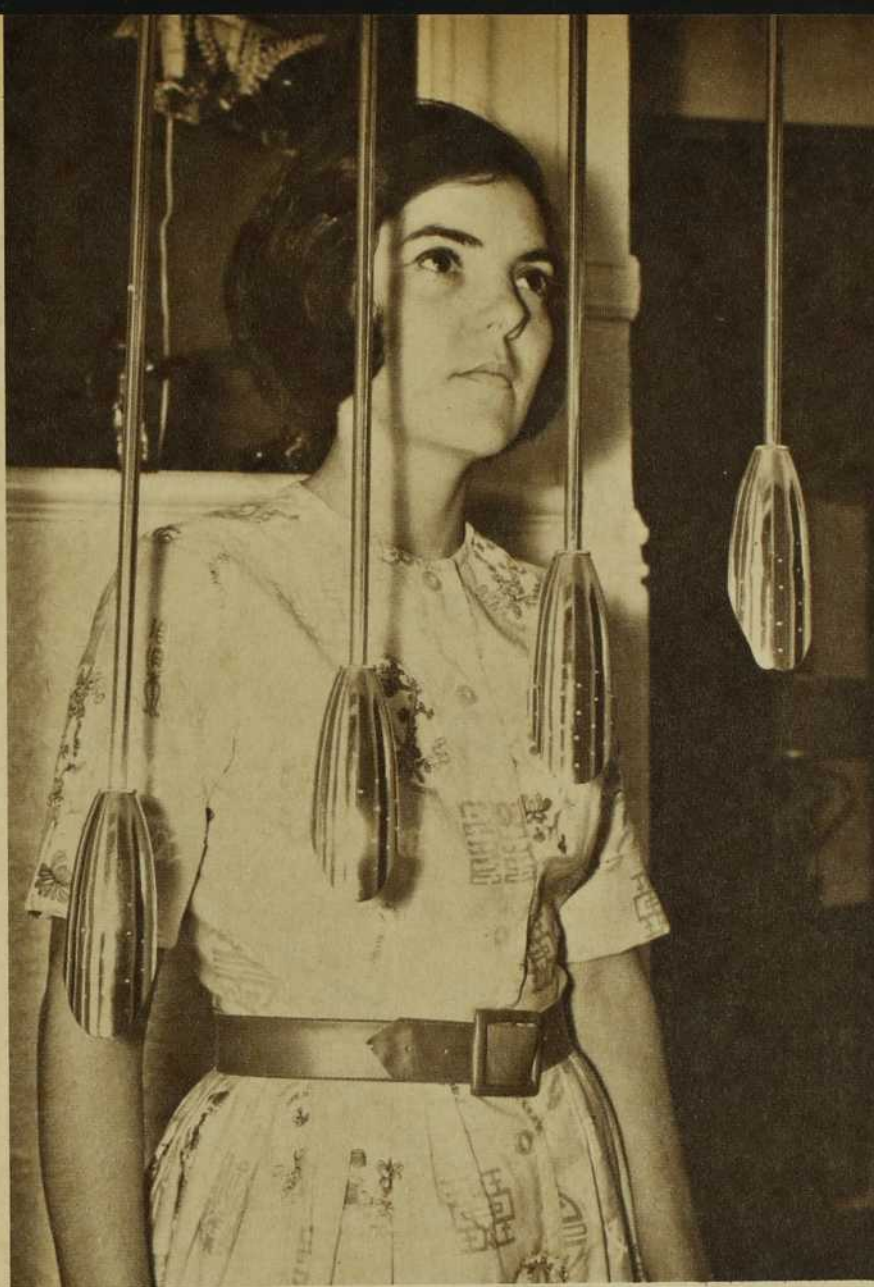
Ces gens vivent dans la plus grande pauvreté autant spirituelle que matérielle. Depuis cinq ans pas un prêtre n'avait vécu au milieu d'eux. Que l'on ne s' imagine pas tous les villageois célibataires pour cela! La preuve: chaque jour de nombreuses familles descendaient de la montagne vers le village; l'on amenait deux, trois, quatre enfants au *Padrecito*. Baptêmes et mariages résumant le ministère du Père pendant ces deux mois.

Et les jours passaient... Devant tant de misère, souvent je me demandais: que ferai-je pour eux en si peu de temps? La réponse m'a été donnée par une jeune fille du village; elle me dit un jour: « Asseyez-vous et écoutez-moi ». Par la suite, quand je visitais une *casa* « j'écoutais ». J'écoutais leurs joies et leurs peines, leurs rêves et leurs espoirs. Si ces randonnées dans les *ranchos* me donnaient beaucoup

de bonheur, je n'en goûtais pas moins aux leçons de catéchisme. Ces yeux pétillants qui observent, ces âmes avides de vérité apportent une terre toute prête à l'annonce de la Parole. Comme il était défendu d'enseigner le catéchisme au cours d'une classe régulière, la cloche de la chapelle annonçait le cours de religion à 5 h.

Il ne faut pas croire qu'on y venait en courant. Nous allions de porte en porte, invitant les enfants au catéchisme. Que de refus! Et pour cause, à la même heure les gens se réunissaient pour danser et chanter. Je comprenais leur faiblesse devant cette tentation... N'y ai-je pas succombé les soirs où les enfants n'étaient pas nombreux au catéchisme?

Naturellement je ne donnais pas le bon exemple aux élèves en virevoltant sur la place à l'heure de la catéchèse. Le Père, très indulgent, ne m'a jamais adressé de reproche, mais je me souviens encore de son regard déçu quand il traversait la place pour se rendre à sa *casa* à l'autre bout du village. J'avais tort. Mais mon groupe folklorique, au Canada,



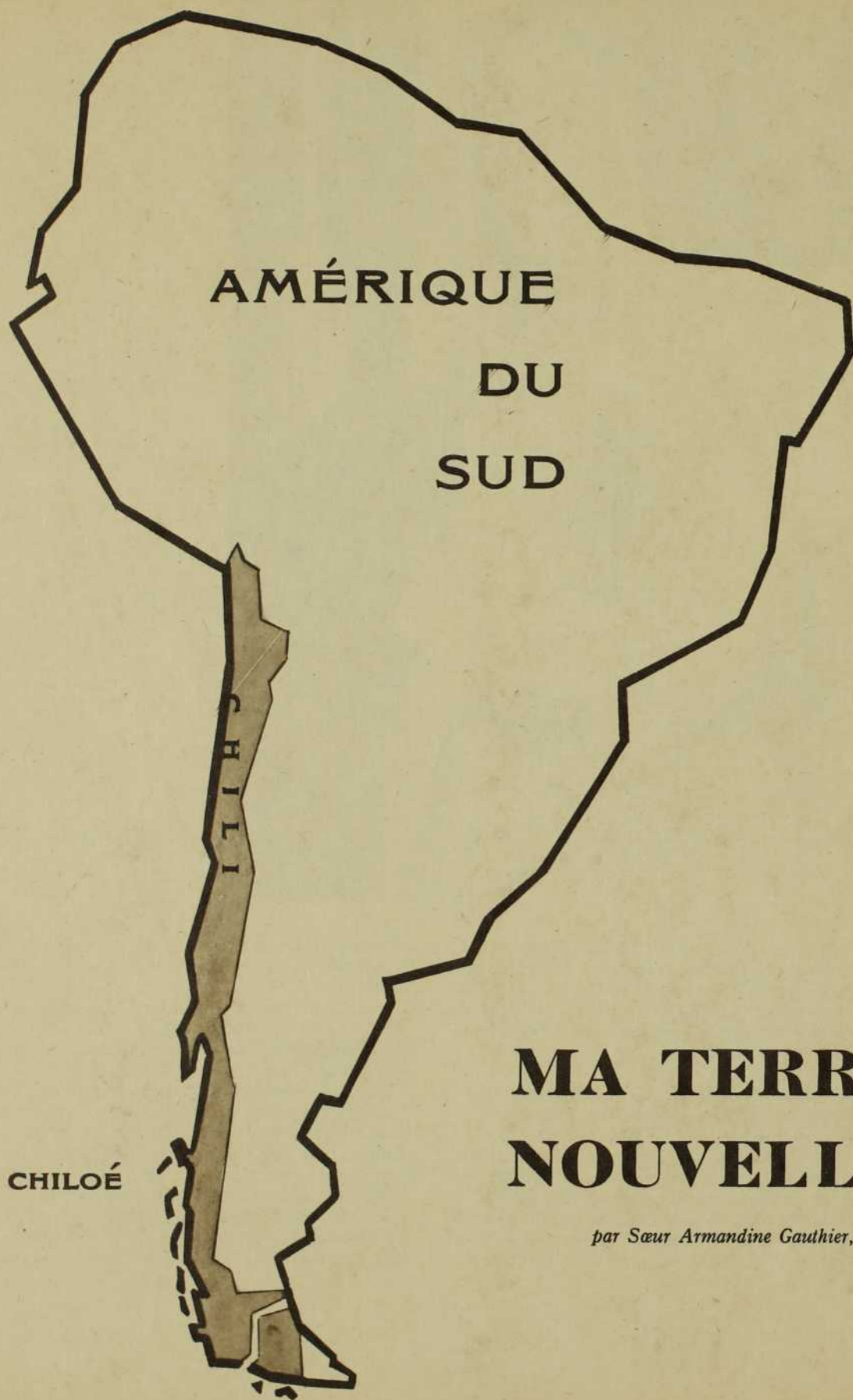
Tu t'interroges ?

comptait sur moi pour lui apporter un nouveau répertoire de danses mexicaines... et cette ambition humaine a pris le dessus. J'ai oublié de mettre le Seigneur dans... ma danse. Les beaux projets apostoliques se sont écroulés, car souvent j'ai préféré l'amusement à l'enseignement catéchétique.

L'été passa vite, trop vite. Septembre me revit à Montréal. Etudes et danses sont redevenues les deux pôles de ma vie. Quel lourd fardeau à porter! Non, plus de sérénité. A mon insu San Nicholas s'était emparé de mon cœur... et son charme me poursuivait, m'appelait. Je repoussais ces pensées, je m'ébourdissais dans mes danses; cependant au fond je ne pouvais résister longtemps à l'auteur même de mon tourment. Lentement le Seigneur se fraya un

chemin, oh! un tout petit sentier à travers mon âme encombrée de mon « ego » et un jour il m'a fallu dire *ecce*.

Aucun regret, au contraire. Si vous saviez la joie que je goûte au postulat des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception. Que les personnes qui s'interrogent sur la vie religieuse viennent à Pont-Viau. L'épanouissement de nos personnalités est assuré! J'enseigne la langue espagnole et les danses folkloriques à mes compagnes. Je ne crains pas de l'affirmer, je n'ai jamais été aussi heureuse, oui, la joie existe chez nous! Je me prépare au départ... dans quatre, cinq ou six ans, peu importe! Le Seigneur ne s'est-il pas préparé trente ans? Quel pays Dieu, dans son amour, a-t-il choisi pour moi? Afrique, Japon, Haïti, Mexique, qui sait ?



AMÉRIQUE
DU
SUD

CHILOÉ

**MA TERRE
NOUVELLE**

par Sœur Armandine Gauthier, m.i.c.

Tout missionnaire en terre de Chiloé ne se donne-t-il pas un jour ou l'autre la latitude de dépeindre l'île mystérieuse? Comme tant d'autres, j'essaierai d'en esquisser les traits physiques et humains.

Dans un pays en lanière

Chiloé se détache en bordure de la longue bande chilienne. Le Chili, pays de contrastes, présente tous les aspects: du désert torride à la forêt ombreuse, des plages les plus unies aux monts les plus escarpés avec toutes les variétés de climats, sauf l'insalubre. Géographiquement, il tourne le dos à l'Europe et s'ouvre sur un Orient lointain. Il faut beaucoup de temps pour le parcourir, à cause non seulement de sa superficie mais surtout de sa longueur démesurée. « Folle géographie » comme l'écrivait Benjamin Subercaseaux. Le Chili s'étire entre la Cordillère des Andes et l'océan Pacifique, sur une bande littorale vingt fois plus longue que large. On dit parfois qu'il est un don de la Cordillère des Andes. Mais si les Chiliens croient posséder une Cordillère, ils se trompent grandement: c'est la Cordillère qui a un pays à ses pieds. En somme, le Chili est serré entre cette muraille inhumaine et une mer quasi vide. Sur une superficie de 740,000 kilomètres carrés vit une population de près de 7 millions d'habitants.

Cette lanière allongée a des limites bien définies: au nord, la région des grands déserts. En vain, on y chercherait une oasis, un point d'eau. Il n'y pleut jamais. Il n'y a jamais plu. Au centre, le cœur du Chili. C'est une vallée d'une merveilleuse fécondité: vergers magnifiques, pâturages plantureux, des villes riches et animées, et, l'année entière, un ciel serein. Le climat, du type méditerranéen, présente des saisons nettement marquées: un hiver pluvieux et un été sec. Au sud, zone où se situe Chiloé, c'est la forêt dense. Il y pleut toujours ou presque...

A cette hauteur, la Cordillère s'effondre, s'émiette. Un monde insulaire surgit et se perd en un inextricable labyrinthe d'îles, d'îlots, de canaux, de fjords, de lacs et de baies aux formes capricieuses. Quelques-unes de ces îles sont couvertes de végétation, d'autres, de roches nues. Malgré la brume épaisse et presque constante, règne une certaine activité. Séparée du continent américain par le détroit de Chacao, l'île reste difficile d'accès. Même avec l'aide de Guides Bleus, de cartes, de reportages vécus, atteindre Chiloé n'est pas une mince affaire. Par bateaux? Ceux de l'île n'offrent qu'une lointaine parenté avec le « Queen Elizabeth »... Par avions? Les météorologues recommandent aux pilotes sitôt partis de faire demi-tour... à moins de répéter les mésaventures de Jean Mermoz.

Malgré son isolement et son dénuement, ma « Terre Nouvelle », l'île de Chiloé, renferme des charmes qui captivent mon cœur.

La vie à Chiloé

Dès les XVI^e et XVII^e siècles s'est constitué le type chilotin, curieux métissage de conquérants espagnols et d'Indiennes.

Les Chilotins se multiplient rapidement. Cependant, la population fixe n'est guère nombreuse. Tous les ans, des dizaines de jeunes gens et de jeunes filles doivent s'expatrier. Les filles s'engagent comme servantes dans les villes, les garçons, comme ouvriers. Parmi les hommes, quelques-uns plus entreprenants ou — parce que propriétaires d'une chaloupe — partent chercher fortune vers le Sud. Cette émigration amène de graves problèmes sociologiques: haut pourcentage de cas de maternité chez les filles, désunion des familles causée par le départ du père et surtout alcoolisme.

L'île reste pauvre. La population s'avère insuffisante pour permettre la mise en valeur des nombreuses ressources naturelles et agricoles. Malgré cela, une certaine évolution se produit. Trois départements divisent cette île du littoral chilien: Ancud, Castro, Quinchao. Ces petites villes qui paraissent il y a quelques années encore, comme suspendues dans le temps, se transforment assez rapidement. Des autos circulent dans les rues principales où ont surgi des maisons à plusieurs étages et des magasins modernes. Mais, les faubourgs, les villages de l'intérieur gardent leur aspect traditionnel. Dans les centres peuplés, on rencontre de ravissantes maisons en bois recouvertes de tuiles également en bois; par contre, dans les campagnes, que de logements malsains!

En dépit de son indigence, le Chilotin, coiffé d'un grand chapeau de feutre, la taille serrée dans une ceinture multicolore, *poncho* de laine brune sur le dos, reste joyeux.

Economie

L'on peut considérer la vie économique de Chiloé sous deux aspects: interne et externe.

L'agriculture constitue la première ressource de l'île. L'unité de production varie entre cinq et trente hectares cultivés par le propriétaire. Le manque de capitaux qui sévit presque toujours sur ces domaines entrave tout effort de modernisation.

Ville d'Ancud sur les bords du Pacifique.





L'ancienne cathédrale d'Ancud.



La "Plaza" Ancud.



Type araucan.



Navire de transport arborant le drapeau chilien, au loin le volcan Osorno, Fuji de l'Amérique du Sud.

La pomme de terre et le blé se classent parmi les principaux produits agricoles. Quelle ne fut pas ma surprise quand on m'apprit qu'à cette contrée lointaine et étrange on devait la pomme de terre; en effet ce sont des tubercules de Chiloé que Drake importa en Europe pour la première fois en l'an de grâce 1563.

On peut à peine parler d'élevage et de fruits; malgré des possibilités de progrès, le rendement reste bas.

Enfin, les conditions géographiques de Chiloé permettraient peut-être l'exploitation de la vie maritime. Mais la pêche se limite presque exclusivement aux mollusques comestibles suffisant à peine à l'approvisionnement familial, même si les pêcheurs adroits ne font que des pêches miraculeuses!

A part quelques scieries à faible capacité de main-d'œuvre, il n'existe pas d'autres industries, et le Chilote obtient difficilement un travail rémunéré.

L'aspect externe de la vie économique comprend surtout le marché, mais les moyens de communication constituent toujours le plus grave problème en regard du développement commercial. Il n'y a pratiquement pas de commerce sur l'île à cause de la déficience du système routier. Pas davantage, avec l'extérieur. Que d'efforts ne faudrait-il pas pour améliorer l'accès au continent!

La situation sanitaire demeure aussi un point tragique. Il n'existe que trois hôpitaux pour une population de plus de 125,000 habitants. Quel pro-

blème aussi que de les atteindre! Cinq médecins et quelques dentistes répondent aux appels des malades dispersés sur une étendue de 12,000 kilomètres carrés. Les maladies les plus fréquentes chez les adultes sont les infections hépatiques et bronchitiques; chez les enfants, la tuberculose, le rachitisme et les parasites. Le manque de médicaments rend ces maladies difficiles à soigner. Dans un cas d'épidémie infantile, par exemple, des centaines d'enfants meurent faute de vaccins pour prévenir et enrayer le mal.

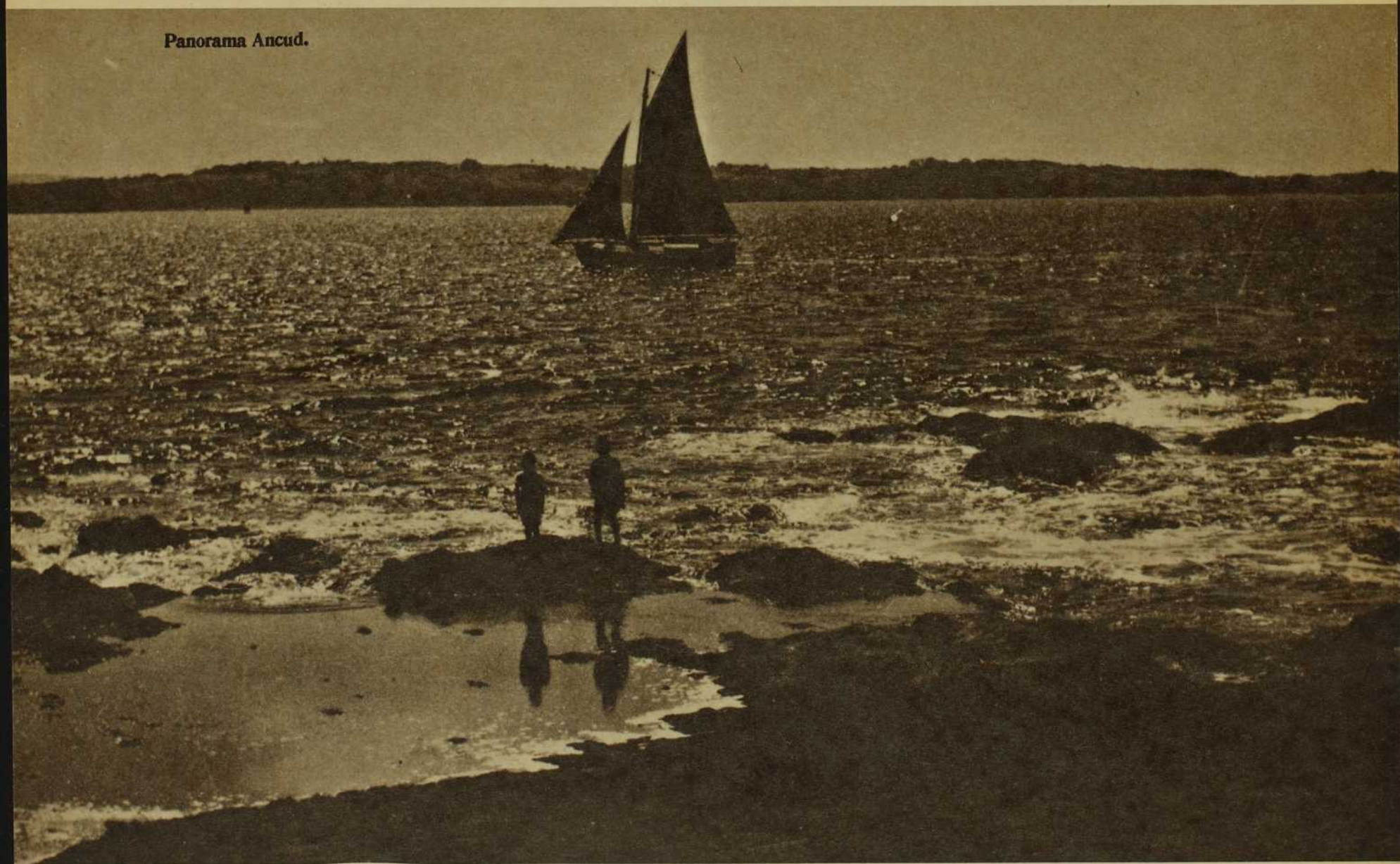
Education

La ville d'Ancud possède une Ecole Normale, quelques établissements d'enseignement secondaire et des écoles publiques. Mais encore ici, les moyens de transport ne favorisent pas la jeunesse étudiante.

Sur notre île, ni théâtre, ni terrain de jeux, ni centre récréatif. Aussi n'est-il pas urgent d'obvier à cette carence par l'organisation de loisirs. Cette tâche revient aux laïques. De multiples projets s'ébauchent. Souhaitons qu'ils se réalisent. Dans le domaine artistique — peinture, musique, danses folkloriques — les difficultés du moment ne sauraient faire oublier les valeurs permanentes du pays.

Malgré tout, l'horizon qui cerne ma « Terre Nouvelle » n'est pas si sombre. Ne représente-t-il pas celui de toute vie, donnant une place d'honneur à notre soif de progrès, d'infini, en même temps qu'il nous rappelle nos limites?

Panorama Ancud.



ANCUD, CHILI



**DANS LE JARDIN
DU MONASTÈRE**

par Sœur Laurette Goulet, m.i.c.

Cette pièce de musique de Ketelbey éveille des images bien poétiques. Les accords du début dessinent des allées profondes bordées d'arbres gigantesques où se jouent, selon les caprices du vent, ombres et lumières; le chant des trilles y révèle une multitude de nids dissimulés dans le vert feuillage, et le majestueux *Kyrie* des moines évoque un vieil abbaye caché là-bas dans le lointain.

Mais aucune illusion! Notre maison d'Ancud n'a pas, absolument pas, l'allure d'un vieux monastère sauf, peut-être, le clocher qui s'incline mystiquement et... dangereusement sur la cour. Cependant la poésie existe chez nous, et c'est au jardin qu'il faut aller pour en découvrir toute la splendeur. En effet, si « un poète est un monde enfermé dans un homme », la poésie est un univers enfermé dans un jardin. Toute l'année, le nôtre garde ses charmes grâce aux pluies abondantes qui conservent au pittoresque

Chiloé sa luxuriante végétation. Ici, la nature semble toujours *fresca como lechuga*, fraîche comme une laitue, selon la savoureuse expression d'un visiteur de Santiago dont les yeux d'artiste s'émerveillaient chaque matin devant cette beauté sans cesse renouvelée!

Beauté fraîche du grand terrain où poussent pro-saïquement les choux, les carottes, les fèves, les pommes de terre; où émergent plus gracieusement les fraises, les groseilles, les framboises; où s'inclinent, prometteuses, les branches des pommiers.

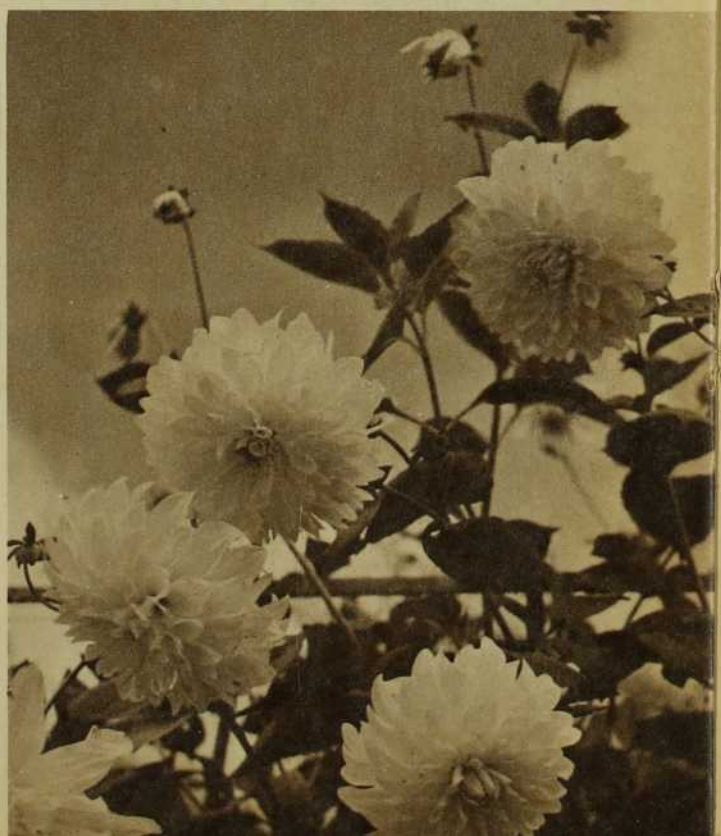
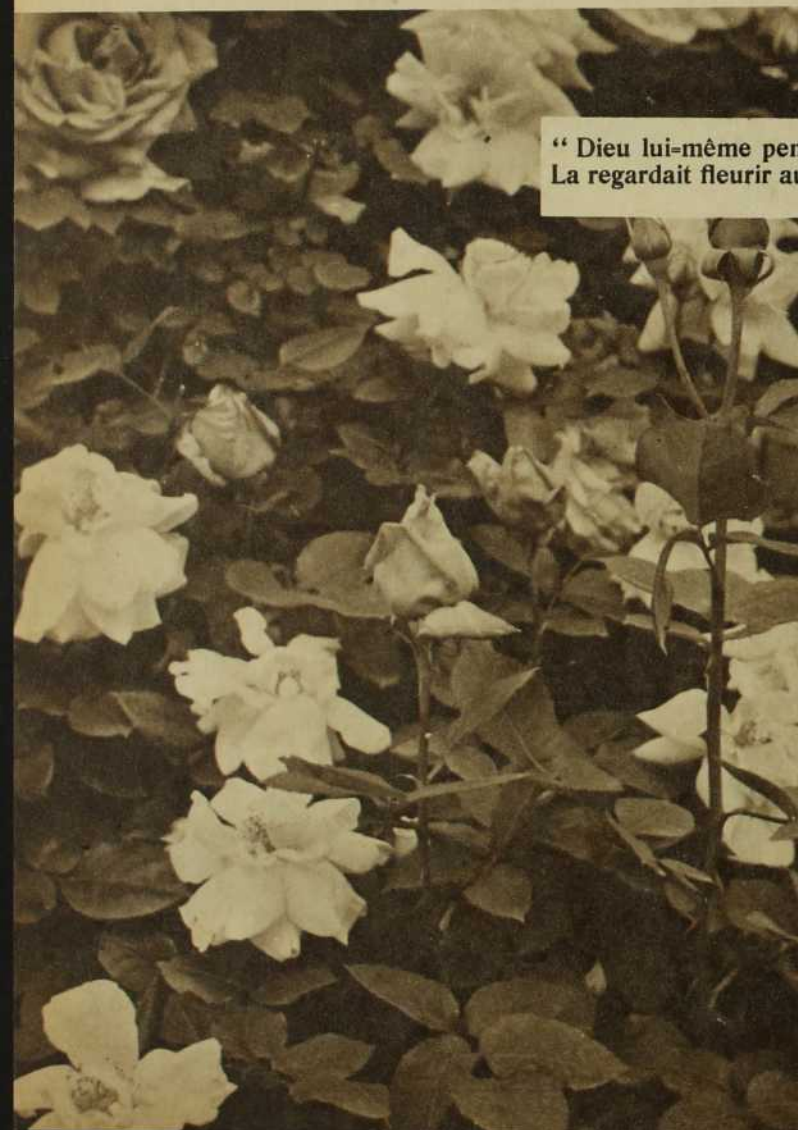
Mais, attardons-nous à une beauté plus fraîche encore et plus parfumée, celle des fleurs. Voici une touffe de délicieuses pâquerettes, aux cœurs sombres mais dont les blancs pétales chuchotent les mêmes secrets à Chiloé qu'au Canada. « *Me quieres?* » « M'aimes-tu? », c'est le nom de ces fleurs. En

M'aimes-tu ?





“ Dieu lui-même penché sur la fleur éternelle
La regardait fleurir aux pointes des rameaux ”.
Péguy





Deux fleurs dans un jardin.

Copihue: fleur nationale du Chili.



toutes saisons, elles se balancent sur leurs tiges frêles un peu languissantes aux matins d'hiver mais si pimpantes à l'arrivée du soleil printanier. Les roses imitent leur attitude. Peut-être sont-elles ici moins odorantes qu'au Canada, mais quelle variété! Depuis les rosettes qu'on appelle *besites*, petits baisers, jusqu'aux merveilleux spécimens dont les corolles épanouies atteignent la grosseur d'un melon. Elles foisonnent en une gamme colorée: blanches, thé, rose pâle, rose sombre, rouge clair et rouge foncé. En choisir une, c'est vraiment en sacrifier une autre!

Notre jardin est encore émaillé de jonquilles, de chrysanthèmes, de bleus myosotis, de camélias blancs, de narcisses qu'on nomme *estrellitas*, petites étoiles, de violettes des Alpes et de *mirte* qui aurait quelque ressemblance avec le lilas, mais plus joli, sa grappe se composant de gracieuses clochettes d'un rose tendre. Des fleurs clochettes, aux couleurs vives, on en cueille à profusion!

Au printemps, le muguet réapparaît à côté de la grotte de Lourdes, mais il est vite dissimulé par le *rudedentre*, arbuste qui atteint environ deux mètres de hauteur et forme de merveilleuses grappes d'un rose assez accentué qui décline doucement à mesure que la fleur s'épanouit. Puis, ce sont les *calas* qu'on appelle au Canada pieds-de-veau: elles croissent un peu partout sur le terrain. Et le joli *retame* apparenté, celui-là, aux fleurs de pommiers. Et les *cloches*, des tiges semblables à celles du muflier mais plus longues et plus touffues. Les *cloches* de notre jardin sont blancs ou jaunes; on en rencontre ailleurs des

roses, des rouges, des violets, des roux et des bruns. La *azucena*, gentil petit lis très parfumé, entre aussi dans la flore de Chiloé auprès des lis à nervures rouges comme certaines variétés du Canada; ceux de notre jardin en ont le splendide vêtement!

Avec la chaleur de l'été vers décembre, les œillets émergent ici et là dans les différents parterres: des rouges, des roses, des blancs et, sans doute du croisement de ces trois variétés, des centaines de petits œillets d'un mauve très doux sont venus cette année dans la cour intérieure fleurir la statue de Saint-Joseph.

Au fond du grand jardin, avec décembre également, sont apparus d'éclatants *amapolas*, pavots d'un rouge quelque peu orangé, puis les *retames* rosés, les *encajes de la reina*, dentelles de la reine, fleur composée, regardée comme de la mauvaise herbe, mais qui complète de façon aérienne une gerbe d'œillets ou de roses.

J'ai oublié les géraniums, les lilas, les Louise, les pensées, les glaïeuls, les iris et sûrement d'autres encore! La fleur nationale, le *Copihue*, ne se voit guère à Chiloé même. Mais, plus au nord, elle présente sa jolie corolle d'un rouge clair, doucement repliée en minuscule cloche.

Ici, nos seules fleurs nationales sont les gracieux minois de nos deux cents fillettes. Fleurs délicates dont on nous a confié l'éclosion; fleurs précieuses appelées à s'épanouir un jour dans les jardins de l'éternel Eden.



“WOMEN’S CLUB”

Parmi mes heureux souvenirs de Katete, je glane ces quelques détails d'une œuvre qui débuta avec l'ouverture de la maison. A mon avis, on n'a peut-être pas relevé avec une ampleur et une précision suffisantes le travail immense entrepris à Katete par le Cercle de Couture. On ne réussit pas du jour au lendemain à persuader les jeunes mamans de l'Afrique traditionnelle à améliorer leur standard de vie. Si aujourd'hui le *Women's Club* compte une soixantaine de femmes africaines, disons-nous bien qu'il y a fallu, comme pour la toile de Pénélope, une inlassable patience.

Reconnue par les autorités civiles, cette organisation possède maintenant son conseil nommé par acclamation durant l'un de ses interminables *meetings* qui précèdent chaque décision. Evidemment, la trésorière n'administre pas encore de « hautes finances » mais assez toutefois pour permettre l'achat du matériel nécessaire au fonctionnement de l'Œuvre.

Quatre après-midi par semaine rassemblent sous notre toit les membres du Club; plusieurs viennent de très loin, un bébé sur le dos selon la coutume, pour apprendre l'art de manier l'aiguille, les soins à donner aux enfants, les règles de l'hygiène et de la diététique. La nécessité de former des maîtresses de maison accomplies rend l'œuvre des Nazareths des plus importantes. Elle améliore avantagement la vie familiale, d'où un plus grand bonheur au foyer. Toute femme va apprécier la joie que peut éprouver une maman africaine présentant à son mari un gâteau bien réussi; surtout si elle ajoute dans un anglais parfait: « This is for you, darling! »

Cependant, le « clou » de ces cours reste ces fameux *tea-party* organisés à l'occasion d'événements remarquables, comme, par exemple, l'anniversaire de l'Indépendance du Malawi. Quelques jours avant la réception, ces grandes élèves lancent des lettres d'invitation d'abord aux représentants de l'autorité



Délicieux biscuits "homemade".



Est-ce du sucre à la crème

puis à leurs maris. Heureuse surprise pour ces derniers! Et la fête débute par une saynète que les responsables, secondées par les religieuses, ont préparée avec beaucoup de patience et d'attention.

Un goûter suit la collation des diplômes et les discours de circonstance. Les paroles d'encouragement et de félicitation surtout quand elles viennent de hauts personnages officiels ont « le don de plaire à toutes ».

Après le chant de l'hymne National *Cuŵa Mutumbike Malawi*, « Dieu, bénissez le Malawi », les invités se dirigent vers la salle voisine où ils peuvent admirer les chefs-d'œuvre de couture réalisés par les membres du *Women's Club* durant le dernier terme scolaire.

Ainsi petit à petit la femme africaine s'achemine vers son nouveau destin. André Rétif le signalait

bien dans un article de la revue *ETUDE*, « Promotion de la femme africaine »: « La femme africaine a suffisamment d'initiative, d'énergie, d'intelligence et de savoir-faire pour obtenir peu à peu le respect, l'influence, le prestige dont elle doit bénéficier. »

Les chefs et les conseillers du *District Council* se montrent très satisfaits du travail accompli par le *Women's Club*. Je recevais dernièrement un mot de Mère Régionale, Sœur Marie-de-Fatima, qui racontait la dernière visite de ces Messieurs à Katete: « La semaine dernière, vingt-cinq chefs et conseillers du *District Council* sont venus passer trois jours pour des journées d'étude. Ils ont couché au *Teachers' Training College* et ont pris leurs repas au local des sciences domestiques. Très content de la bonne hospitalité reçue, M. Mhlanga remerciait au nom du groupe. J'ai profité du passage chez nous de tous ces membres du *District* pour leur demander une ou



dans les chaudrons de Nya Zimba et de Nya Phéré ?

deux machines à coudre pour les femmes du Nazareth. Depuis, j'ai reçu une lettre m'assurant que ma demande avait été prise en sérieuse considération et qu'avant longtemps je recevrais les machines désirées. Quelle chance, n'est-ce pas ?"

La femme africaine, par le *Women's Club*, prend conscience de ses possibilités; elle s'affirme, timidement d'abord, puis avec assurance. Considérée comme une personne à part entière, respectée dans son rôle de mère et d'épouse, elle saura reconnaître ses droits et ses devoirs, surtout en ce qui concerne la famille et l'éducation de la jeunesse. Il faut laisser le temps faire son œuvre et accorder notre confiance à ces nouvelles générations.

Sœur Céline Laurin, m.i.c.



Ca finit toujours par la vaisselle!

AU SERVICE DES LÉ

Le secours aux lépreux est devenu, de par le monde, la marque de la fraternité universelle. Croyants et incroyants s'unissent pour porter secours à ceux qui font du don de leurs souffrances un témoignage de reconnaissance envers leurs bienfaiteurs.

Madagascar a son Association Nationale d'Aide aux lépreux et à leurs familles. Fondée en 1954, elle poursuit ses activités sous la présidence éclairée d'un médecin malgache, le Dr Raharijaona.

Du nord au sud de la Grande Ile s'échelonnent vingt et une importantes léproseries auxquelles s'ajoutent une dizaine de « villages de lépreux » plus une vingtaine de « sections provinciales d'aide aux lépreux ». Les efforts de l'Association se déploient surtout dans deux directions: la réintégration sociale des anciens lépreux et la scolarisation des enfants.

Des hommes comme les autres

Pour éviter une nomenclature qui risquerait d'être longue, nous mettrons en lumière les activités d'un seul poste de la section nord de l'Ile: Ambanja.

Ouverte en 1953, par la Mission catholique, et prise en charge par le Dr Lehmann et son épouse, médecins missionnaires, aidés des religieuses Franciscaines de Calais, la léproserie d'Ambanja, au 31 décembre 1963, avait vu passer ou séjourner 1,030 malades dont 104 actuellement en stage au village Saint-François, 167 guéris ou décédés, les autres retournés dans leur foyer mais continuant à recevoir des traitements.

L'établissement comprend:

a) Un pavillon nansénien situé à Ambanja même et construit avec la subvention de Fides. On y trouve un cabinet médical et un laboratoire, des salles

de soins avec modeste bloc opératoire, des salles d'hospitalisation pour hommes et femmes; une maternité et ses dépendances, le tout pourvu d'eau et d'électricité. Ce pavillon sert au dépistage des malades, au traitement des ambulants, aux interventions chirurgicales comme les cas d'amputation, de curetage d'os, etc. Un appareil de radiologie permet la vérification des lésions osseuses avant les opérations.

Les examens de laboratoire tiennent une place très importante: près de 4,000 par an.

b) Le village Saint-François, à trois kilomètres d'Ambanja, accueille des malades abandonnés qui y trouvent un home agréable en communauté avec d'autres patients. On reçoit aussi des malades contagieux, des lépromateux qui y demeurent jusqu'à négation des lésions. En dix ans, 459 malades sont passés à ce village. Des occupations variées font partie du traitement: cultures diverses, entretien du terrain, élevage, travaux manuels. Ainsi, le lépreux ne se sent pas un inutile, un inadapté: il reprend goût à la vie et contribue au bien-être des autres.

c) Bientôt fonctionnera le Centre de Réadaptation et le Centre Agricole. Le premier destiné aux malades pour qui la mutilation interdit le travail de la terre. On leur enseigne un métier en rapport avec leurs possibilités. Au terme du stage, on procure à chacun un emploi et l'outillage nécessaire, à condition que ce matériel soit peu à peu remboursé et serve au reclassement d'autres lépreux.

Il en est de même pour les cultivateurs: à leur sortie du village, ils reçoivent un lopin de terre, des bœufs, une charrue, des accessoires agricoles. Déjà une dizaine de foyers sont installés.

Ainsi ces gens ne restent plus, comme dans le

PREUX de MADAGASCAR

passé, une charge pour la société. Au contraire, ce sont des hommes comme les autres, capables de tenir leur rang et de subvenir à leurs besoins et à ceux des leurs.

« Est-il tâche plus exaltante, dit le Dr Lehmann, que de redonner, à des malades souvent déficients, avec la guérison une raison de vivre! »

Du point de vue religieux, la léproserie est desservie par le R. P. Norbert, S.J., chargé en même temps de l'économat. La chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Fatima occupe le centre du village. Inaugurée en 1963, cette petite paroisse a enregistré 125 baptêmes, 80 premières communions et 12 mariages.



Léproserie
d'Antsaha-
tsiroa.



Micheline Lajoie, jeune canadienne institutrice à Morondava, verse de l'eau fraîche à un lépreux.

L'heure de la sieste.



Et les enfants

Le problème le plus douloureux est sans doute celui des enfants. Fils de lépreux, ils sont séparés de leur mère dès le huitième jour. La maman peut cependant visiter ses enfants à la pouponnière toutes les semaines.

Un internat recueille les jeunes lépreux jusqu'à l'âge de douze ans. Dans certaines léproseries, à Ambatoabo, par exemple, existe une petite école dirigée par un *Ramosé* (Monsieur), malade lui-même, et une Sœur (Fille de la Charité) qui assurent la formation élémentaire. Mais les écoliers guéris, sortis des léproseries et désireux de s'inscrire aux écoles publiques, se heurtent souvent à la méfiance des familles, par crainte de la contagion pour leurs propres enfants. Quant aux établissements privés, leur condition pose le problème des frais de scolarité. C'est alors qu'intervient l'Association Nationale Malgache avec son action sociale dont le financement est presque entièrement privé.

Dans chacune des léproseries de Madagascar, qu'elles soient de l'Administration ou dépendantes des Missions, on retrouve ce zèle infatigable au service des malades, avec le souci de leur guérison et l'attention à leur venir en aide, en un mot cette charité qui a sa source dans l'amour du Christ Sauveur.

Ainsi que le disait M. Raoul Follereau, à l'occasion de la XI^e Journée mondiale des Lépreux: « Ces hommes, jadis maudits, une immense joie gonfle maintenant leur cœur. Et les rires des lépreux, de ceux qui ont vaincu la peur qui les torturait, retentissent au cœur du monde. »

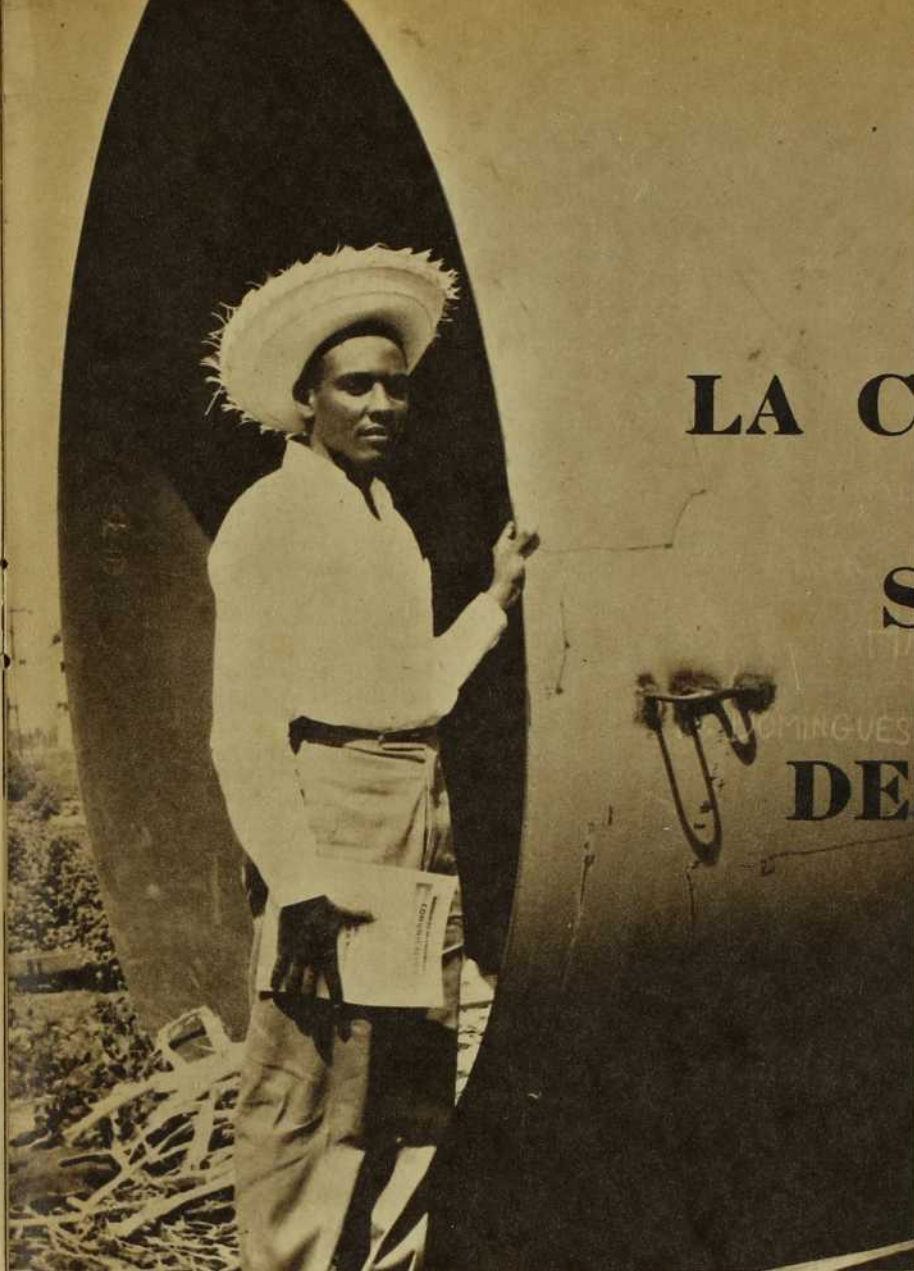
Pour accomplir tous ces miracles, il n'a fallu autre chose qu'un peu de courage et beaucoup d'amour.

*D'après l'hebdomadaire « Lumière »,
26 janvier 1964.*

LES CAYES, HAITI

LA CENTRALE SUCRIÈRE DESSALINES

par Jean Beaudouin, agronome



Puisque la Centrale sucrière Dessalines se présente comme la plus grande industrie de la plaine des Cayes, il convient d'en connaître les rouages internes.

But de sa création

En 1948, la Conférence Internationale du Sucre accordait à la République d'Haïti un quota de 45,000 tonnes. Désireux de répondre à cette exigence, le gouvernement rechercha dès lors l'expansion immédiate de la production haïtienne de sucre de canne

et encouragea à cette fin l'installation d'usines sucrières dans la Plaine du Nord et celle des Cayes reconnues propres au développement de la culture de la canne à sucre. L'Habitation Simon (Plaine des Cayes) fut choisie pour l'installation de l'usine.

Peu de temps après, le bateau « Isla del Tesoro » mouillait dans la rade des Cayes avec du matériel devant servir au montage de la Centrale sucrière. Mais les difficultés de financement et l'insuffisance des études techniques préalables retardèrent le montage de l'usine qui ne s'acheva qu'en 1952.

Le démarrage

La Centrale Dessalines commença à fonctionner avec la campagne sucrière de 1952 dans des conditions peu favorables qui, par la suite, ne firent que s'aggraver. L'usine accumula alors des dettes au point qu'à la fin de la récolte 1953, il y eut une réorganisation de l'entreprise.

Malgré cela après les récoltes de 1954 et 1955, les dettes s'élevèrent à \$2,286,450. Incapables de parvenir à une solution, les associés principaux consentirent, en mars 1956, à céder leurs droits et intérêts au gouvernement haïtien. Jusqu'au 10 décembre 1963, le gouvernement administra l'usine et, à partir de novembre 1964, elle est devenue la propriété de Hr. V. Dominguez.

Fonctionnement de la Centrale

Trop souvent le fonctionnement de la Centrale se trouve gêné par les chemins boueux qui bloquent le passage des districts de Torbeck et de Fonfrède, lesquels produisent 53.36% de la canne livrée à la Centrale. Mais il semble que le principal problème de l'approvisionnement régulier de la Centrale sucrière provient surtout de la dispersion des producteurs. Voici un exemple: sur les 3,434 carreaux représentant la superficie plantée en cannes dans cinq districts, il serait impossible de dénombrer quarante planteurs propriétaires de plus de 10 carreaux de terre. La Plaine des Cayes est en somme constituée d'une population de petits producteurs possédant en moyenne trois à quatre seizièmes de carreau de terre. Tout programme de régénération agricole dans la Plaine devrait donc avoir comme item premier le regroupement des parcelles de terre.

Dans la région des Cayes, il n'y a qu'une seule coopérative pour la production et la vente de la canne à sucre: la Coopérative des Planteurs Unis de Laborde (PULCOOP). Cette union de 55 planteurs groupant 127 carreaux de terre répartis sur 12 habitations possède son tracteur et chaque année loue des chariots pour le transport de la canne à sucre. Ceci nous amène à parler du fameux *Cho-Cho*. Qu'est-ce au juste? Le *Cho-Cho* c'est la gratification de \$2.00 à \$3.00 par camion de canne accordée au chauffeur par le planteur. Si le petit planteur refuse de payer ce montant en plus du coût du transport, il risque de voir sa canne se dessécher par terre. D'ordinaire il finit toujours par céder. Il est à noter cependant qu'en 1965 les camionneurs ont tellement exagéré le coût de cette gratification que l'Administration de la Centrale Dessalines, d'accord avec les autorités civiles et militaires des Cayes, prit une série de mesures interdisant le

Cho-Cho. Mais aucune sanction sérieuse n'a pu être appliquée, car le planteur qu'on voulait protéger venait lui-même offrir le *Cho-Cho* au chauffeur...

Rendement de la canne

Il existe plusieurs variétés de cannes plus ou moins riches en sucre. On le sait cette culture est épuisante pour le sol. A la Centrale, nos braves planteurs ne connaissent que le recépage et le brûlage des vieilles souches. L'apport de potasse contenue dans la cendre contribue à augmenter les rendements. Les engrais ne sont pas utilisés. D'ailleurs on ne vend pas d'engrais aux Cayes.

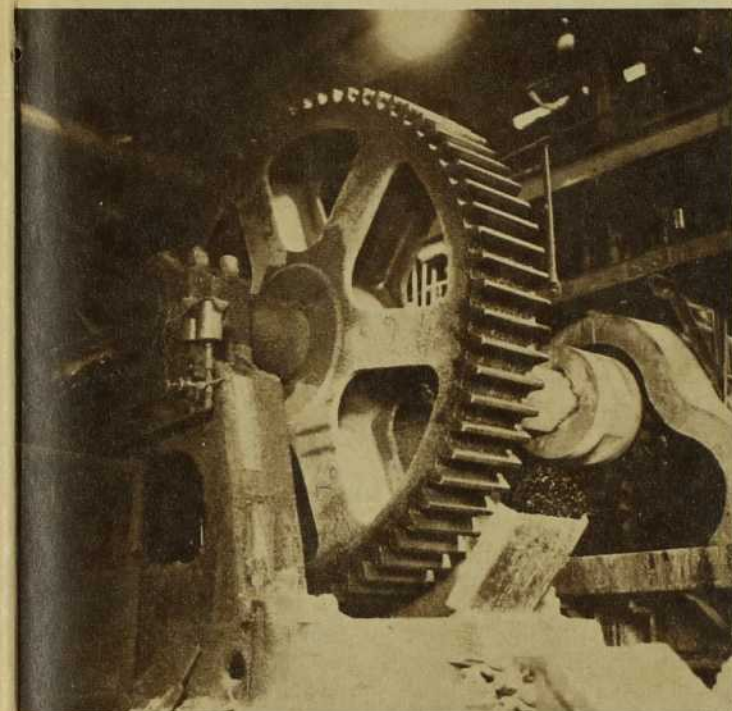
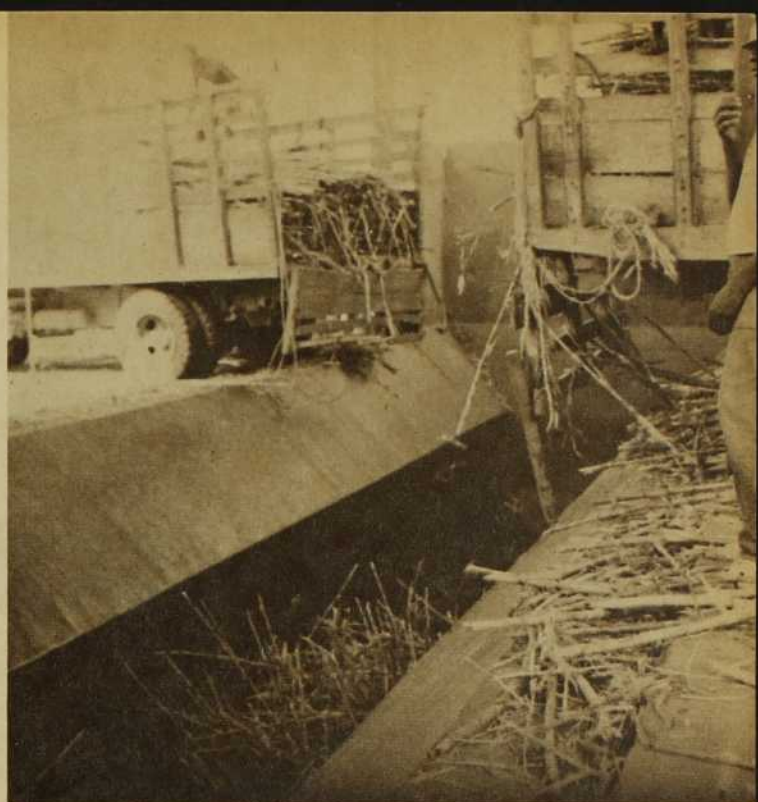
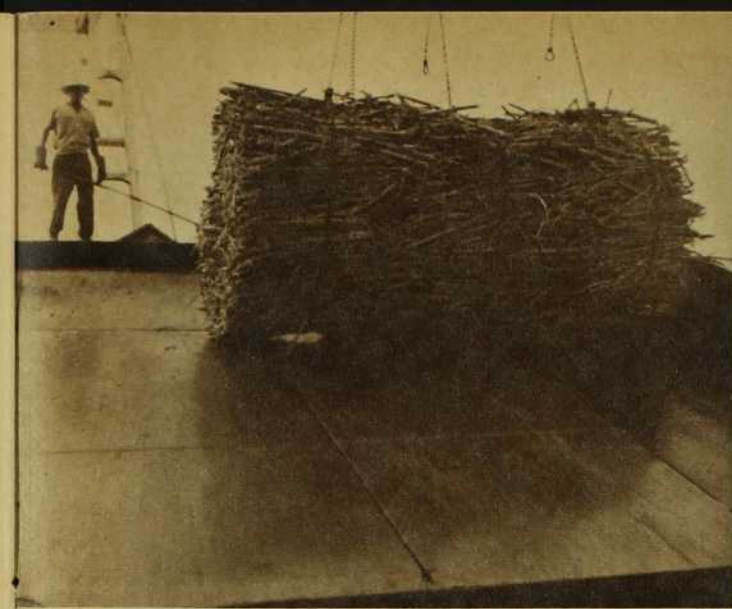
Les rendements en cannes varient entre 100 et 150 tonnes du carreau pour les nouvelles plantations. Comme la plupart des cannes de la région sont vieilles, le rendement au carreau ne dépasse pas d'ordinaire 50 tonnes.

Les rats et les charpentiers ou pics causent des dommages énormes à la récolte chez nous; les mycoses et les insectes, beaucoup moins.

Un cyclone comme Cléo, en 1965, a grandement diminué la production de la canne à sucre et a sérieusement endommagé la machinerie de la Centrale Dessalines. Cependant pour plusieurs zones de la Plaine, la canne à sucre resta la seule ressource, car presque toutes les autres cultures furent détruites par l'inondation. Le cyclone Cléo semblait avoir absorbé l'eau de toute la région et chassé à jamais les nuages de pluie. Aussi les six mois de sécheresse qui suivirent, empêchant la culture des céréales, ont porté les petites gens à faire jouer à la canne à sucre un grand rôle dans leur diète alimentaire et tous les marchés de la Plaine furent envahis de cannes vendues sous forme de segments de tiges de 30 à 40 cm. de long.

La canne à sucre dans l'économie de la Plaine

Si l'on fait une tournée dans la Plaine des Cayes on voit tout de suite l'importance des graminées dans l'économie de la population: la canne à sucre qui couvre le tiers de la partie cultivable de la Plaine vient en premier, puis le riz, le sorgho, le maïs, le vétiver dont les racines donnent une huile essentielle et le roseau servant à la fabrication des nasses de pêche. La canne offre cet avantage qu'elle est immédiatement consommable par la population. En effet, elle est une denrée des plus économiques du fait qu'elle alimente deux industries: celle du sucre et celle de l'alcool. Parmi les villes du pays les Cayes possèdent le plus de guildives.



La Centrale sucrière Dessalines principal centre d'activité des Cayes.

La Centrale sucrière Dessalines est donc le principal centre d'activité, celui qui emploie le plus grand nombre de bras. Pour l'embarquement, il faut un surplus de travailleurs, des chauffeurs de camions et des conducteurs de tombereaux pour le transport du sucre des dépôts au *wharf* et du *wharf* au bateau.

Aussi quand il y a une bonne récolte pour la Centrale, c'est toute la région qui en bénéficie, et cela facilite la circulation monétaire.

Quand on sait que le principal article d'exportation pour les Cayes c'est le sucre et que toute la production de la Centrale Dessalines est exportée, on se rend compte du rôle joué par la canne à sucre dans notre économie. Chaque paiement à la Centrale constitue un événement sensationnel pour les environs. La Centrale sucrière Dessalines, malgré son fonctionnement de quelques mois par an, reste le levier de commande des activités économiques de la région des Cayes.

CROIX-DES-BOUQUETS, HAITI

LA GENÈSE

D'UN MORCEAU



DE SUCRE

par Sœur Marie-Cécile, m.i.c.


Vous est-il déjà arrivé, en sucrant votre café, de rêver à l'histoire du sucre? Peut-être même avez-vous dit à cette fine granulation: d'où viens-tu? C'est bien à cela que je songe lorsque j'admire les immenses champs de la plaine où se situe Croix-des-Bouquets.

Livre de science en main, dictionnaire dans l'autre, j'ai lu: « La canne à sucre est un roseau de trois à quatre mètres qui contient une moelle d'où l'on tire un jus sucré. » Pour compléter cette définition, il faut ajouter que c'est aussi une grande voyageuse: songez qu'elle a bouclé le tour du globe...

La canne à sucre est une belle graminée, en vérité: svelte, élancée, fort douce au demeurant. Aussi fut-elle désirée par de nombreux commerçants. En 510 avant J.-C., Darius, roi des Perses, la découvre, le premier, sur les rives du fleuve Indus

et, comme il fallait s'y attendre, ramène sa petite sucree dans sa capitale de Persépolis. Avec Alexandre le Grand (330 av. J.-C.), voilà une nouvelle conquête. Alors qu'il traverse la Perse, il remarque les champs de cannes et les ingénieuses installations de raffinerie. Les botanistes grecs qu'il consulte notent: « Il existe un roseau qui donne du miel sans le secours des abeilles ». La définition, assez curieuse, dénote une insuffisance notoire dans les recherches de laboratoire.

Au VIIe siècle de notre ère, les grands chefs arabes répandent la culture de la canne en Arabie, en Syrie, en Palestine et jusqu'en Afrique du Nord. Dès le XVe siècle, la bagarre commence entre les compétiteurs de la canne à sucre. Les hostilités sont ouvertes par les Portugais et bientôt les voilà devenus de sérieux concurrents pour les Arabes, jusqu' alors uniques approvisionneurs de l'Europe.



L'irrigation d'une plantation de canne à sucre.

Photo Nations-Unies

Les jeunes plants de canne font alors un bond jusqu'à Madère, et jusqu'aux îles Canaries. Mais quand au XVII^e siècle les Espagnols découvrent l'Amérique — le Portugais Henri ne s'attendait pas à ce coup-là — Christophe Colomb a l'idée géniale d'introduire la culture de la canne à sucre à Saint-Domingue (Haïti). Et cette exploitation réussit de manière extraordinaire dans les îles des Antilles. Grâce à un climat tropical qui lui convient singu-

lièrement, la canne fournit des récoltes plus belles, plus riches encore que dans son précédent secteur. Désormais, elle semble avoir trouvé son terrain d'élection, son pays de rêve, l'atmosphère dans laquelle elle s'épanouit avec allégresse. Tellement que nombre de nos contemporains estiment assez souvent qu'elle est originaire des îles antillaises. Ne disions-nous pas « les îles du sucre » ? D'Amérique, notre roseau sucré passe en Océanie et atteint



On coupe la canne à l'aide d'un coutelas.

les îles Hawaïi, les Philippines, Java. Et 2500 ans après son départ des Indes, elle débarque en son pays natal, après avoir accompli d'Est en Ouest le tour du monde.

Vous croyez peut-être que notre graminée ne fait que voyager. Loin de là. Pour plaire à ses

nombreux intéressés elle doit passer par de multiples opérations, jusqu'à être raffinée...

Voyons-la ici en Haïti à partir de son champ alors qu'elle est en fleurs. C'est comme « une immense étendue de poussière suspendue, ses fleurs sont comme un nuage de pompons gris et quand le



Photos Nations-Unies

vent incline les feuilles en les mêlant, il en tire une musique qui s'appelle 'Le froissement de la scie' » (L. L'Hérisson).

On l'a dit, la canne ne vient bien que dans les terres riches, fertiles et fraîches. Seuls, les climats humides et chauds lui conviennent. La plantation se fait vers le mois de septembre: on plante des

morceaux de canne dans des sillons. De nouvelles racines et nouvelles tiges se développent à partir de nœuds allant en s'éloignant à mesure que l'on s'approche du sommet. Longue de près de 20 pieds, cette tige ne se tient pas toujours debout mais rampe sur le sol. Vous pouvez vous imaginer l'enchevêtrement ainsi produit dans un champ de canne



Des *cabrouets*, lourds chariots à deux roues attelés aux boeufs, transportent la canne du champ à l'usine.

Souvent la canne doit prendre le train....



En route...



Sœur Marie-Cécile
cause sans doute,
canne à sucre!

et comprendre pourquoi la récolte est un travail difficile.

Cette plante est vivace, et les tiges peuvent être coupées au bout de 12 à 18 mois. L'irrigation est nécessaire pour assurer à la plante un apport d'eau suffisant. Les rendements en canne varient entre 30 et 40 tonnes à l'acre, ce qui donne en sucre raffiné de 8 à 15 tonnes. C'est la plante la plus saccharifère qui existe. Il importe de refaire la plantation tous les deux ans; c'est une culture épuisante pour le sol. Le sarclage et le binage favorisent la croissance.

Quand la canne est mûre, ordinairement entre janvier et juin, le propriétaire annonce au voisinage que tel ou tel jour il organisera une grande *combite* ou corvée; tous ceux qui ont été convoqués s'empressent d'y aller. La coupe se fait uniquement à la main à l'aide de coutelas. On tranche les tiges épaisses près de la racine, car la partie la plus riche en sucre touche le sol. Malgré le zèle des responsables, le travail d'une *combite* se fait sans beaucoup de cohésion, par à-coups. Les uns s'arrêtent pour bavarder, d'autres pour esquisser un pas de danse.

Sur la partie du champ déjà coupée, s'avancent les « cabrouets », lourds chariots à deux roues, attelés d'une à plusieurs paires de bœufs et le plus souvent conduits par deux hommes. Parfois des camions, lorsque l'état du terrain et des routes le permet, transportent les cannes vers les moulins ou guildives ou vers l'usine HASCO (Haytian American Sugar Co.).

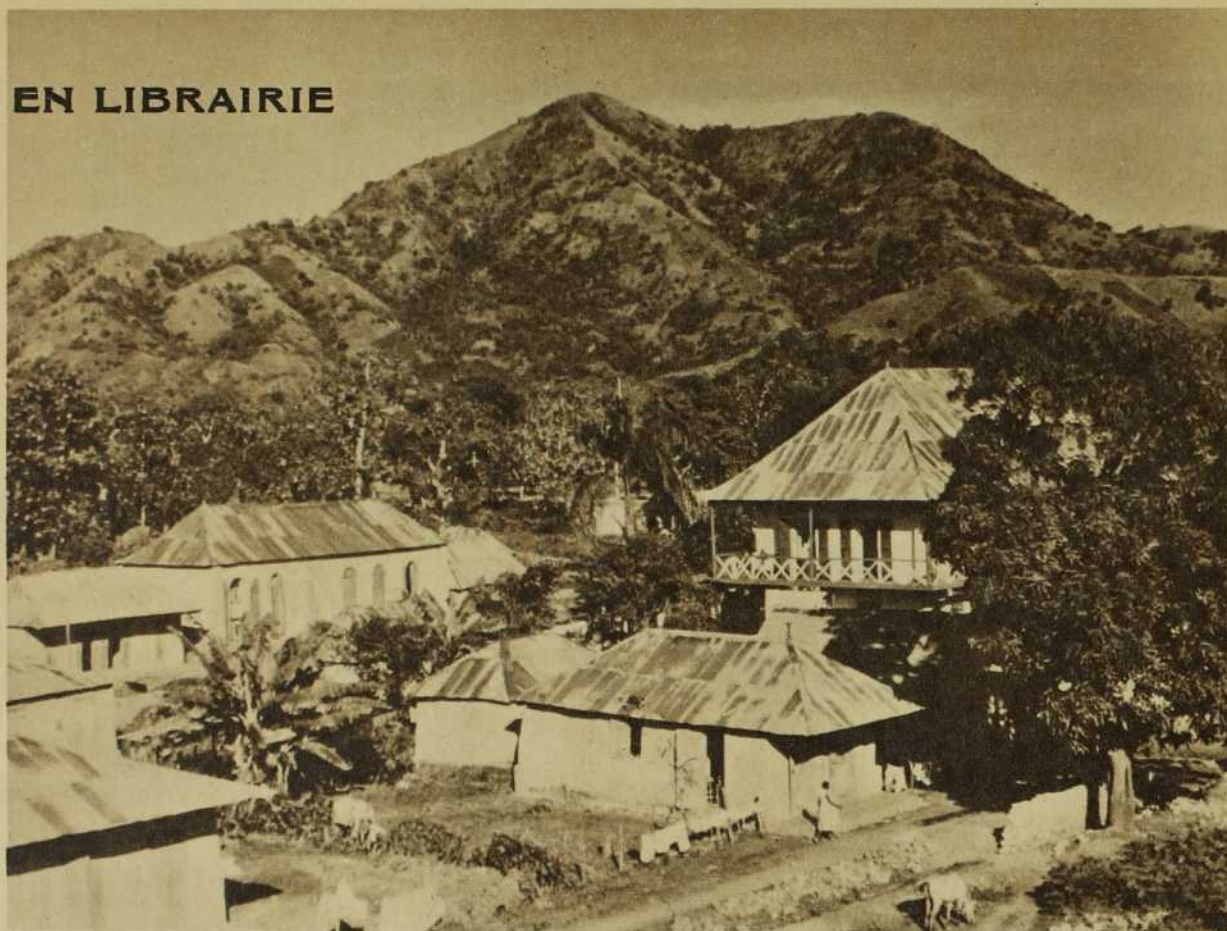
A l'usine, la canne est coupée en petits morceaux puis écrasée entre des rouleaux. Les cannes donnent environ 85% d'eau et 15% de matière solide. C'est cette matière solide qui se cristallisera en sucre quand l'eau aura été enlevée. Finalement, des centrifuges géantes séparent la mélasse du sucre brut. On utilise la mélasse comme sirop. On en fait aussi du tafia ou boisson fermentée distillée par les alambics; ce tafia soumis à la distillation produit le rhum tant recherché pour la préparation de bons cocktails.

Le sucre brut est expédié vers une raffinerie où on le traite pour le débarrasser de ses impuretés et de sa couleur. Les morceaux cubiques avec lesquels nous sucrons notre café sont moulés et pressés en forme. Comme nous sommes loin de ce champ immense semé de « bâtons sucrés »!

Mais petits et grands vous diront, en confidence, que rien ne vaut un bout de canne attrapé au passage et dégusté sur le « champ ». Armé d'un couteau, on pèle avec soin la tige à l'écorce dure et poudrée et, à chaque nœud, on s'arrête pour débiter la canne en petits cylindres coupés en quatre afin d'en absorber le jus avec aisance. Délicieux!

Assurément, je ne vous ai pas tout dit sur ce « roseau de miel » mais assez je crois pour que, dégustant votre café sucré, vous puissiez mieux comprendre la « genèse d'un morceau de sucre ».

EN LIBRAIRIE



J'AI VU LES MORNES D'HAITI

par Raoul Lapointe, prêtre

Cet ouvrage contient une mine de renseignements sur ce pays mystérieux.

Il y a beaucoup plus qu'un simple récit de voyage. L'auteur, tout en relatant une expérience missionnaire, fait une étude de la géographie et de l'histoire du pays; des mœurs de ses habitants; de la langue créole (500 expressions); et des proverbes haïtiens (au nombre de 343).

Le style est vivant; les traits d'esprit ne manquent pas; se lit comme le meilleur des romans.

267 pages

Prix: \$2.50 port payé

En vente aux endroits suivants:

- 1) Chez l'auteur: M. l'abbé Raoul Lapointe, Procureur
Grand Séminaire, Chicoutimi, Qué.
- 2) Au Secrétariat National de la Propagation de la Foi
C.P. 220 Limoilou, Québec 3, Qué.

Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

CANADA

MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26
MAISON PROVINCIALE, 5550, rue Louis Colin, Montréal 26
NOVICIAT, Pont-Viau, Cité Laval
OUTREMONT, 314, Chemin Sainte-Catherine, Montréal 8
HOPITAL CHINOIS, 355 est, rue Faillon, Montréal 10
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception 236, rue Campbell
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière
GRANBY, 35, rue Dufferin
GRANBY, 50, rue Saint-Joseph
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, C. P. 358, Qué.
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain
OTTAWA, 30, Avenue Goulburn
PERTH, N.-B., C.P. 259
EDMUNDSTON, N.-B., 85, rue Victoria

ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street

HONG KONG

MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong
MAISON NOTRE-DAME-DE-L'ESPERANCE,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong
NOVICIAT, 125 Waterloo Road, Hong Kong

TAIWAN

KUANHSI, 83 Cheng I Lu, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China
SHIH KUANG TSE, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Republic of China
SUAO, 36 Chung Cheng Rd., Suao Ilan Hsien,
Taiwan, Republic of China
HSINCHU CITY, 49, Shui Yuan Street, Kuang Fu Li,
Taiwan, Republic of China

JAPON

KORIYAMA, 3-18 Toramaru, Koriyama shi, Fukushima ken
WAKAMATSU, 480, Sakae machi, Aizu Wakamatsu
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku

ITALIE

ROMA 0881, via Giacinto Carini, 8

MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar
AMBOHIBARY, Sambaina, Madagascar
ANTSIRABE, Paroisse Ste-Thérèse de Mahazoarivo
TANANARIVE, Tsaramasay
MAHABO, via Morondava

PEROU

PUCALLPA
LIMA, Escuela Maria de la Providencia,
Napo 1124, Azcona (Brena)

GUATEMALA

TOTONICAPAN, Colegio P. Betancourt, Guatemala, A.C.

BOLIVIE

SANTA CRUZ de la Sierra, Cardinal Cushing Business College,
Calle Lemoine, Casilla 70
COCHABAMBA, Academia Comercial, Calle Oruro No 3403,
Casilla 1667
IRUPANA, Hospital Nuestra Señora de la Providencia,
adresse postale: La Paz, casilla 2893
LA PAZ, Academia Santa Rita, casilla 2893
CATAVI, adresse postale: Oruro, casilla 434

CHILI

ANCUD, Colegio Inmaculada Concepcion, Calle Errazuriz,
Casilla 82

ILES PHILIPPINES

MANILLE, Immaculate Conception Academy, General Luna St.,
Intramuros
MANILLE, 2212 del Rosario St., Tondo
SAN JUAN, Provincial House, P.O. 3400, Manila
LAS PINAS, Rizal
MATI, Davao Province
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall, Florentino Torres St.
PADADA, Davao Province
BAGUIO City, 73 Pacdal, Box 83

ANTILLES

LES CAYES, HAITI
LES COTEAUX, Haiti
ROCHE-A-BATEAU, Haiti
PORT-SALUT, Haiti
CAMP-PERRIN, Haiti
MIREBALAIS, Haiti
LIMBE, Haiti
CAP-HAITIEN, Haiti
CHANTAL, Haiti
TROU-DU-NORD, Haiti
PORT-AU-PRINCE, Orphelinat, Cité no 2, C. P. 1085, Haiti
PORT-AU-PRINCE, Noviciat, Cité no 2, C. P. 1085, Haiti
CROIX-DES-BOUQUETS, C. P. 1291, Haiti
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boite postale 2213 B, Port-au-Prince, Haiti
LA BOULE, C. P. 1085, Haiti
HINCHE, Haiti

COLON, apartado 21, Province de Matanzas, Cuba

AFRIQUE CENTRALE

KATETE, St. Teresa's Parish, Champira P.O., Malawi
MZAMBAZI, St. John's Parish, Eutini P.O., Malawi
RUMPI, St. Patrick's Parish, Rumpi P.O., Malawi
KARONGA, St. Mary's Parish, Karonga P.O., Malawi
KASEYE, St. Michael's Parish, Chitipa P.O. Box 100, Malawi
NKATA BAY, Nkata Bay P.O. Box 9, Malawi
MZUZU, Mzuzu P.O. Box 24, Malawi
MZIMBA, St. Paul's Parish, Mzimba P.O., Malawi
FORT JAMESON, P.O. Box 107, Zambia
KANYANGA, Lundazi P.O., Zambia
NYIMBA, Sacred Heart Hospital, Nyimba P.O., Zambia
CIKUNGU, Kazimuli P.O., Zambia

“ Quisco ” en fleur.

Photo: Casa Loben, Santiago.

